APAC - ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES ARTISTES CONTEURS
ASSOCIATION F/H

Visibilité des femmes anthropologues, folkloristes, collecteuses ...

8 - 9 octobre 2019

A la médiathèque Françoise Sagan / Paris

Manifeste

Transcription des conférences :

Aurore Evain : *Matrimoine et autrice : derrière des mots interdits, des femmes et leurs œuvres délégitimisés*

Jean-Loïc Le Quellec : *Où sont les femmes anthropologues ?*

www.bibliotheques.paris.fr

Association professionnelle des artistes conteurs

MOUVEMENT ÉGALITÉ Hommes-Femmes dans les Arts & la Culture

Présentation des journées du 8 et 9 octobre 2019

Lors de la journée passionnante que nous avons eue en 2017 avec Jean-Loïc Le Quellec, il nous a fait remarquer l'oubli ou l'impossibilité d'accéder aux travaux d'un bon nombre de femmes chercheuses. C'est une perte pour nous tou.te.s, d'autant qu'on peut imaginer que la perception qu'elles ont eu des milieux qu'elles ont côtoyés et étudiés, et les sources (auprès de femmes en particulier) auxquelles elles ont eu accès, diffèrent sensiblement de celles des hommes.

Nous avons alors évoqué la possibilité d'engager au sein de l'APAC un travail pour rétablir ces « oublis ».

Objet de ces journées :
- Prendre la mesure de l'invisibilité des femmes, de leurs recherches et de leurs travaux dans les publications et divers médias de diffusion spécialisés ou non.
- Réfléchir à la manière de procéder pour leur donner une visibilité. Quels sont les outils à mettre en place pour que l'on puisse accéder facilement à des informations sur ces chercheuses, et comment parvenir à leurs domaines de recherches et à leurs publications archivées ou non ?
- Apprendre à utiliser l'outil Wikipédia pour compléter ou créer des articles inexistants.

Journée de 8 octobre :

Lieu : médiathèque Françoise Sagan, 8 rue Léon Schwartzenberg, 75010 Paris
Matinée :
Intervention d'Aurore Evain : spécialiste du matrimoine, elle a travaillé sur la mise en lumière et la réédition de textes de dramaturges femmes des XVIIème et XVIIIème siècles. Dans ce cadre elle s'est intéressée à la disparition du nom et des travaux de ces femmes dans le récit commun (l'histoire de la littérature), leur invisibilisation encore effective aujourd'hui, invisibilisation que subissent encore les femmes artistes contemporaines. Elle a pointé et analysé l'interdiction du vocable « autrice » par l'Académie Française.

Présentation par Jean-Loïc Le Quellec : anthropologue et mythologue, directeur de recherche au CNRS, il fait le point sur les femmes anthropologues oubliées et sur leurs collectages. Comment établir une méthodologie d'approche, où et comment retrouver leurs traces.

Après-midi : ateliers et tables rondes pour :
- Établir un début de liste des femmes oubliées
- Orienter nos recherches et actions, les lieux détenteurs d'archives et prise de contact de lieux ou personnes pouvant nous aider dans ce grand chantier qui s'ouvre
- Rédiger un manifeste établissant l'ouverture de ce chantier

Journée du 9 octobre :

Lieu : Médiathèque d'Arcueil
Formation à l'insertion de fiche ou d'articles dans Wikipédia avec Natacha Rault, fondatrice des sans pagEs)
Création d'une page "Projet" qui nous permet de mettre en place un travail collaboratif.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Projet:Les_sans_pagEs/Anthropologues_collecteuses_conteuses_oubli%C3%A9es

Nous conteuses et conteurs professionnel.le.s réuni.e.s au sein de l'APAC (Association Professionnelle des Artistes Conteurs) avons pris conscience de l'invisibilité et de l'inaccessibilité dans laquelle se trouve la plus grande partie du travail de collectage et de recherche fait par des femmes anthropologues, folkloristes, conteuses, autrices, artistes, etc.
Nous souhaitons œuvrer à la découverte et à la transmission du travail de ces nombreuses femmes remarquables autant qu'ignorées.
En ce jour du 8 octobre 2019 nous avons décidé de créer un mouvement pour tenter de rendre disponible et visible le travail de ces femmes.
L'accès à ce savoir nous semble en effet essentiel pour :
– Nourrir notre travail artistique de façon plus équilibrée,
– Transmettre aux générations futures des corpus de récits non-amputés de leur part féminine
– Rendre à la parole féminine sa légitimité et sa puissance.
Nous appelons toute personne qui le souhaiterait à collaborer, même de façon modeste, à ce travail que nous ne pourrons mener qu'en lien avec des universitaires, des artistes, des curieux, des chercheuses.eurs, sachant que dans l'ombre, certain.e.s ont déjà commencé ce travail.
Soyez les bienvenu.e.s !

Ce texte, écrit suite à nos journées d'étude est un manifeste à diffuser sur nos réseaux

Journée du 8 octobre 2019
Invisibilité des femmes anthropologues, collecteuses, conteuses

Claire Péricard, remercie Viviane Erzaty, directrice de la médiathèque qui nous a toujours soutenu.es dans notre travail et qui nous accueille dans ce lieu aujourd'hui.

Sonia Koskas présente l'APAC

L'APAC, Association Professionnelle des Artistes Conteurs, c'est constituée il y a 10 ans et regroupe des conteur.euses professionnel.les sur le territoire français, et quelques francophones qui travaillent sur le territoire français. Ce n'est pas un syndicat, ni une agence événementielle, c'est une association qui se veut représentative de la profession et qui s'est donné pour tâche de réfléchir à la place du conte dans le spectacle vivant. C'est une instance de dialogue avec les institutions. L'association compte aujourd'hui une centaine de membres et elle fonctionne avec des commissions comme celle qui organise ces deux journées : la Commission Égalité. Les commissions sont constituées de groupes de personnes qui travaillent sur un sujet. La commission égalité travaille à tendre vers l'égalité pour la représentation des conteurs et conteuses sur les scènes de spectacle. Il y a d'autres commissions qui travaillent à des sujets larges, et parfois plus ponctuels, c'est le cas des AC (Actes Collectifs).

Claire Péricard présente la journée et le mouvement H/F

L'an dernier nous avons organisé une journée de travail avec Jean Loïc Le Quellec. A la suite de cette journée il nous a alerté sur le fait qu'il y a beaucoup de travaux de femmes anthropologues qui dorment dans des caisses d'archives ou des thèses non accessibles ou jamais publiées. Il s'agit d'une double peine, car d'une part nous n'avons pas accès aux travaux de ces femmes, et d'autre part nous perdons des travaux originaux car les femmes en tant qu'anthropologues ont pu collecter plus facilement les paroles des femmes sur le terrain, paroles difficiles d'accès pour des hommes. Nous avons donc décidé de commencer un vaste chantier : partir à la recherche de ces femmes, de leurs travaux, et de les remettre en lumière.
Demain nous aurons une journée avec Natacha Rault, créatrice des "Sans pagEs", qui s'attache à créer des entrées pour des femmes importantes sur Wikipédia. Que l'on soit pour ou contre Wikipédia, il faut reconnaitre que sur les moteurs de recherche c'est là que l'on trouve les premières informations.

Je vous présente aussi H/F en deux mots, puisque l'APAC adhère à HF et que cette association est co-organisatrice de ces journées depuis le début. Cette association s'est créée suite à la publication des rapports Reine Prat parus en 2006 et 2009. Ils pointaient l'absence d'égalité entre hommes et femmes dans les lieux financés par le Ministère de la Culture. Ces deux rapports accablants ont fait l'effet d'une bombe, car ils montraient que la situation dans le monde de la culture est pire que celle de l'armée : ils montrent que dans les postes d'administration il y a beaucoup de femmes, elles sont même majoritaires, mais dans les postes de direction elles disparaissent. À l'époque du rapport (mais les choses n'ont pas beaucoup changé) « entre 75 et 98 % des postes de directions » étaient occupés par des hommes, la situation étant pire quand ce sont des artistes à la direction des lieux. Pour répondre à cette situation, les collectifs H/F se sont créés en France en 2008, le premier en Rhône-Alpes, vite rejoint par 12 autres régions. H/F est maintenant (depuis le regroupement des régions) présente

dans 9 régions regroupées en Fédération Nationale, le mouvement H/F, et compte à peu près 1000 adhérent.es.

Conférence de Aurore Évain

Françoise Barret présente Aurore Évain, chercheuse et dramaturge, metteuse en scène :

Tu as participé à la grande aventure de la republication des textes de femmes dramaturges, des XVIe au XIXe siècle aux éditions des Presses Universitaires de Saint-Étienne, dirigée par Éliane Viennot. Tu as particulièrement travaillé sur les autrices du XVIIe et XVIIIe siècles et tu t'attelles avec ta compagnie "La Subversive" à mettre en scène ces textes. Tu as mis en scène *Le favori* de Madame de Villedieu et actuellement tu travailles à la mise en scène de *La folle enchère* de Mme Ulrich.
Tu vas nous présenter la notion de matrimoine, que tu as grandement contribué à remettre en valeur, ainsi que le mot autrice, dont on te doit la réémergence aujourd'hui.

Intervention de Aurore Évain :

Bonjour. Je tiens d'abord à préciser que je viens du monde du théâtre, mais comme vous allez vous en rendre compte, les mêmes problématiques se déclinent pour les autres disciplines, la danse, le conte…
Cette notion de matrimoine n'est pas la mienne, elle avait déjà été mise en valeur par d'autres chercheurs et chercheuses. Pour moi la question s'est d'abord posée par la légitimité.
C'est en tant que jeune comédienne, autrice, metteuse en scène que je suis partie en quête de celles qui m'ont précédée et que je les ai découvertes. L'Histoire avec un grand H, telle qu'elle avait été écrite, était source d'empêchement, de délégitimation.
J'ai fait mon cursus de comédienne aux conservatoires des 10e, 11e et 13e arrondissements de Paris et je n'avais jamais eu à travailler un texte de femme, sauf dans les parcours libres puisque je les choisissais moi-même.

Je sentais déjà que la position de la comédienne n'était pas la même que celle du comédien. Au conservatoire on demandait surtout à la jeune comédienne être jeune, jolie et drôle. Mais surtout pas trop intellectuelle, à la différence de mes camarades garçons qui faisaient des études

en Arts du Spectacle à côté et étaient attendus comme metteurs en scène ou auteurs. Pour la comédienne tout était centré sur le jeu. Ce qui m'étonnait c'était que la figure de la comédienne avait pris énormément de place dans notre société, elle recouvrait presque toutes les figures féminines, alors que c'est une figure très récente, puisqu'elle n'apparaît qu'aux XVIe - XVIIe siècles. Avant les rôles de femmes été joués par des hommes. J'ai voulu comprendre pourquoi on en était arrivé là.
Je suivais parallèlement un cursus de théâtre à la Sorbonne Nouvelle et j'ai fait mon mémoire de maîtrise sur l'apparition des comédiennes professionnelles de théâtre en Europe. C'est la première fois qu'en France cette étude était menée. C'est Martine de Rougemont, l'une des rares à s'être intéressée à la place des femmes dans le théâtre à cette époque, dix-huitièmiste, qui m'a conseillée est dirigée sur ce sujet.
Je voulais savoir pourquoi il n'y avait pas eu de femmes sur la scène avant les XVIe - XVIIe siècles en Europe, mais très vite je me suis rendu compte que j'avais pris le problème à l'envers, la question étant : « Pourquoi tout à coup, la société accepte que des femmes montent sur la scène. »
En fait, l'apparition des femmes sur les scènes européennes a été une véritable révolution esthétique, sociale, politique, religieuse. L'apparition des femmes se fait dans la commedia dell'arte en Italie au XVIe siècle et c'est le début de nos codes esthétiques : qu'un homme joue un homme et une femme joue une femme. C'est quelque chose d'extrêmement moderne, une convention dont on va peut-être sortir aujourd'hui. On quitte le travestissement pour aller vers un jeu extrêmement naturaliste. Corneille, Molière, Racine ont écrit ce qu'ils ont écrit parce qu'ils avaient des comédiennes sur la scène.
Sans doute auraient-ils écrit différemment s'ils n'avaient pas eu cette nouvelle convention de jeu. Ce qui m'a aussi intéressée, c'est cette nouvelle figure de la comédienne car elle a souvent été résumée, en particulier au XIXe siècle, comme une courtisane, une femme de petite vertu. En pleine affaire Weinstein on se rend compte que cela subsiste encore aujourd'hui : les jeunes comédiennes doivent se défendre face à cette image, car cette image les délégitimise, les ramène toujours à leur pouvoir purement érotique.
Or, qui sont les premières comédiennes qui apparaissent aux XVIe - XVIIe siècles ? Ce sont des femmes qui savent lire et qui savent écrire. Donc des femmes lettrées. Ce sont des femmes qui petit à petit ne vont plus vendre leur corps mais justement leur image. Les premières comédiennes sont des femmes qui essayent de s'affranchir de la figure de la courtisane, de la prostituée. Les premières comédiennes viennent des femmes que l'on appelle « des courtisanes honnêtes ». Elles vendaient effectivement leur corps, elles recevaient chez elles et étaient dites « courtisanes honnêtes » car elles attiraient les gens chez elles aussi pour leur capacité à l'improvisation poétique, la musique, le chant, etc. Petit à petit elles vont devenir comédiennes et effectivement, vendre leur image.
Si on apprenait aujourd'hui aux jeunes comédiennes cette histoire, c'est-à-dire la force qu'a représenté l'arrivée des premières comédiennes sur scène… Car elles sont aussi des femmes de comédiens, ce sont des familles qui vont se sédentariser, donc tout le début de nos entreprises du spectacle. L'arrivée de la comédienne est à l'origine de tout notre système, de nos conventions de jeux et de notre système économique du spectacle vivant.
Il faut aussi raconter la révolution esthétique. Dans la commedia dell'arte les artistes sont tous en masque, mais quand les femmes arrivent sur la scène elles retirent le masque. Elles arrivent avec un jeu non masqué. Elles vont fasciner par leur physique, mais aussi par toutes leurs capacités d'improvisation poétique. Le rôle de « prima donna » est d'abord un rôle d'improvisation poétique et les plus grandes, les plus connues, sont membres d'académies poétiques. La plus grande star des XVIe et XVIIe siècles est Isabella Andreini, réclamée dans

toutes les cours d'Europe, membre de plusieurs académies poétiques, elle va écrire une pièce de théâtre en italien, traduite et publiée en français quatre ans plus tard. Je dis souvent que la plus grande star du XVIe siècle du monde du spectacle est une comédienne reconnue sur les scènes internationales pour ses capacités de dramaturge. Mais la plus grande star du XXe siècle, Marylin Monroe qu'on a transformée en potiche blondasse qu'elle n'était pas, a été réduite à sa plastique et à sa figure érotique. L'histoire de la comédienne a évolué finalement vers un appauvrissement.

Ce qui me met en colère encore aujourd'hui c'est que cette étude, que j'ai faite et qui a été publiée chez L'Harmattan en 2001, n'est jamais mentionnée dans les cursus d'études théâtrales en France. On ne mentionne jamais l'apparition des comédiennes sur la scène ; c'est une chose impossible en Italie où l'on ne peut pas enseigner la commedia dell'arte sans parler de l'apparition des comédiennes, puisque leur apparition a effectivement complètement transformé la commedia dell'arte. Et c'est d'ailleurs la même chose en Espagne. En Angleterre c'est encore un autre cas, je n'ai pas le temps de développer. C'est pour vous donner un exemple d'un matrimoine qui n'est pas enseigné, qui n'est pas transmis, alors qu'il nous permet de comprendre l'origine de notre théâtre et de notre société du théâtre vivant.

Cela a été ma première expérience. En même temps, je continue mes études de théâtre et j'écris ma première pièce qui a été jouée, et qui m'a permis de passer au Cercle de Minuit. J'avais 24 ans, c'était donc un bon début.
Mais ensuite j'ai eu de sérieux problèmes avec le metteur en scène qui a cherché à m'invisibiliser, à prendre ma place sur le plateau, à m'assigner un rôle d'assistante. J'ai ressenti un profond sentiment d'illégitimité, la sensation que je n'étais pas à ma place. Je n'arrivais pas à écrire une seconde pièce. En même temps je m'étais rendu compte que des femmes avaient écrit du théâtre avant Marguerite Duras. Et comme je me trouvais en difficulté, je suis repartie vers la recherche pour étudier ces femmes qui avaient écrit du théâtre. Je les appelais « auteures », « femmes dramaturges », car je ne connaissais pas encore ce mot « autrice ». C'est dans les archives de la Comédie-Française que je l'ai trouvé, Comédie-Française où elles ont été jouées au XVIIe siècle. Dans les registres du comédien de Molière, Lagrange, qui tenait les livres de comptes, il était écrit pour certaines des femmes : « Part d'autrice ». Je me suis dit : « Ce mot, c'est celui que je cherche » ! Et je l'ai retrouvé dans les périodiques.

Il faut reparler de cette question de légitimité : quand j'avais travaillé sur les comédiennes, je n'avais pas eu de problèmes avec l'Université. Les comédiennes, c'est une histoire un peu coquine, c'est sympathique, c'est l'« apparition », finalement c'est festif, cela légitime notre système moderne. Par contre quand j'ai proposé le sujet pour mon DEA et thèse sur les femmes dramaturges, l'institution a questionné : « Ah bon, femmes dramaturges, il y en a eu ? ». Ils ne les connaissaient pas, donc s'ils ne les connaissaient pas, c'est que ce qu'elles avaient fait n'était pas bon. L'institution était en opposition, en méfiance. Si des « grands pontes » du XVIIe siècle ne les connaissaient pas, c'est qu'il n'y avait pas d'intérêt à les connaître.
D'autre part, pour le travail sur les comédiennes, j'avais ces mots, « comédienne », « actrice », mais pour ce sujet, j'avais « auteur.e », mot dont le féminin ne s'entend pas, mais ne se voit pas non plus, passe inaperçu dans une thèse de 600 pages. Lorsque je parlais d'« auteur », est-ce que je parlais uniquement des hommes, où des hommes et des femmes ? La langue elle-même me résistait.

Donc quand j'ai trouvé ce mot « autrice », je me suis mise à tirer le fil de son histoire car il paraissait être utilisé dans la langue courante. Je me suis rendu compte que ce terme existait déjà dans l'Antiquité et que déjà dans l'Antiquité on lui faisait la guerre.
Et là je cite toujours mon grammairien préféré : Maurus Servius Honoratus grammairien du IVe siècle, extrêmement connu à l'époque. Je ne le connaissais pas, vous sans doute non plus, mais à l'époque c'était une référence. Donc Maurus Servius Honoratus édite une règle qui nous explique qu'en latin *auctrix* peut être utilisé à propos d'une femme s'il dérive du terme *augere* qui veut dire « accroître », « augmenter ». Au Moyen Âge on aurait dit : « accrosseresse », aujourd'hui on dirait « assistante », celle qui développe quelque chose. Par contre quand il dérive du substantif *auctoritas* , « autorité », « source », là on doit utiliser le masculin en parlant d'une femme. C'est-à-dire que déjà à cette époque on pose un interdit qui permet de délégitimer la femme en la rendant innommable. On ne peut pas la nommer à cette place. Ce qui est intéressant c'est que si Maurus Servius Honoratus a eu besoin de poser cette règle, cet interdit, c'est qu'il y avait des femmes qui se disaient ou que l'on nommait *auctrix*, en tant que « origine », « source », « autorité ». Cette règle en dit long : c'est toujours Ève qui sort de la côte d'Adam, mais qui ne peut pas être côte, source, elle-même. Mais le terme continue son chemin malgré tout, les grandes abbesses du Moyen Âge, Hildegarde Von Bingen, les enlumineuses... se disent *auctrix dei*, « autrice de Dieu ». À la Renaissance, les reines, princesses de France, qui sont aussi ambassadrices politiques, se disent « autrices de paix ».
Avec le développement de l'imprimerie, il n'y a plus seulement les femmes de la haute noblesse qui écrivent, mais des femmes de petite noblesse, de petites conditions, petites bourgeoises, qui ont accès (comme les premières comédiennes d'ailleurs) à une certaine éducation, et qui ont besoin de gagner leur vie avec leurs œuvres : elles font profession d'écrire. On arrive au début du XVIIe siècle, l'Académie Française est constituée par Richelieu et la guerre au mot « autrice » reprend. On va chercher Maurus Servius Honoratus. Donc au moment où les femmes de lettres commencent à avoir du succès (l'un des plus grands succès littéraires du XVIIe siècle est dû à une femme : Madeleine de Scudéry) et qu'elles deviennent des concurrentes, dans les premiers dictionnaires de français que l'Académie Française a pour mission de rédiger, les académiciens suppriment le terme « autrice ». Dans les lexiques Latin-Français le terme autrice existait, mais il ne fait pas son entrée dans le dictionnaire de l'Académie Française. Par contre, le mot « actrice » qui n'existait pas dans les lexiques, fait son apparition dans le dictionnaire. Que s'est-il passé ? Et bien le terme « acteur » qui avait une valeur sémantique très forte, qui pouvait vouloir dire aussi « auteur » (« acteur de pièce » pouvait vouloir dire « auteur »), se réduit au XVIIe siècle au terme comédien et le féminin, « actrice » apparaît au simple sens de « comédienne ». Par contre le terme « auteur » prend ses lettres de noblesse avec la naissance de l'écrivain professionnel au XVIIe siècle et on fait disparaître le mot « autrice ». On assiste au croisement de deux mots et de deux figures de la création. La femme pourra être comédienne et dire les mots d'un homme, mais ne pourra pas être autrice.
Cette attaque du mot « autrice » entre dans une politique plus large de masculinisation de la langue, d'autres mots vont avoir le même sort et cela concerne aussi la grammaire. Par exemple Madame de Sévigné s'oppose encore à la fin du XVIIe siècle. Elle affirme que si on lui demande si elle est malade, elle répondra : « Je LA suis, parce que je n'ai pas de la barbe au menton ». Et on commence à taper sur les doigts des femmes, en leur disant d'arrêter de dire « je LA suis, vous devez dire : je LE suis ». Elles vont mettre du temps à s'y habituer, mais au XVIIIe siècle tout rentre dans l'ordre, en particulier avec les accords : les accords de majorité, de proximité qui vont être remplacés par « le masculin l'emporte sur le féminin ». Ça ne se nomme pas ainsi à l'époque, on dit simplement que « le masculin est le genre le plus noble ». Les académiciens disent eux-mêmes que cela pose quelques problèmes à cause de l'habitude, mais il faut le faire

car le masculin est plus noble que le féminin. Il s'agit vraiment d'une question politique. Les dictionnaires et les premières grammaires de Français sont créés. Et au XVIIIe tout le monde est biberonné avec ces nouveaux supports de transmission et d'éducation. Certain.es vont continuer à réclamer ce mot « autrice », mais comme un néologisme, car en un siècle on a perdu la connaissance de son histoire.
Au moment de la Révolution française, il y a de nouveau des débats sur la langue. En opposition à l'Académie française qui est considérée comme l'institution de l'élite, on cherche des mots populaires, et le peuple, qui n'a pas accès à l'université, aux dictionnaires, a encore conservé les féminins de nombreux noms de métier, comme « libraresse », « notaresse », « commissaresse »... On défend donc « autrice », mais le plus souvent, en croyant l'inventer. Quand un mot n'a pas d'histoire, il perd en légitimité.
J'ai fait un bref résumé, c'est surtout pour vous montrer les enjeux de ce terme.

Donc comme je vous le disais tout à l'heure, l'argument était : si on n'en parle pas, c'est qu'elles étaient très peu nombreuses ou qu'elles n'avaient pas vraiment d'intérêt.
Je vais vous donner des chiffres pour vous montrer comment cette histoire du Matrimoine est effacée et comment la notion de progrès ne va pas forcément dans le bon sens.
Sous l'Ancien Régime il y a eu 150 autrices de théâtre, au XIXe : 350, au XXe : 1500. On a donc un corpus de 2000 autrices de théâtre rien que pour la France. Je ne vais pas dire qu'elles sont toutes formidables, c'est comme pour les hommes, mais sur les 2000 il y a des autrices qui ont fait des œuvres qui méritent de rentrer dans le répertoire classique, qui ont été jouées à la Comédie-Française, qui ont été traduites dans toute l'Europe. Marie-Anne Barbier par exemple : grand succès au début du XVIIIe siècle, qui est jouée à la Comédie-Française et traduite jusqu'aux Pays-Bas. La seule thèse aujourd'hui sur Marie-Anne Barbier a été faite par une chercheuse des Pays-Bas, Alicia Montoya. Donc les autrices sont là.
Voici les chiffres des femmes qui sont rentrées au répertoire de la Comédie-Française : sept sous l'Ancien Régime, treize au XIXe siècle, cinq au XXe siècle, et aucune n'est rentrée au répertoire de la Comédie-Française entre 1958 et 2002, c'est-à-dire la grande période de l'émancipation féminine. Donc cette idée que : « Ça va arriver, ça va se faire grâce à notre système politique démocratique, tout va aller mieux et va rentrer dans l'ordre », idée que l'on entend déjà au début du XXe siècle (un journal avait fait remarquer qu'il y avait peu de femmes dramaturges et tout Paris avait répondu : « Ça va arriver »), est fausse. Cela ne bougera pas par ce biais-là.

Virginia Woolf, au début du XXe siècle (et c'est normal étant donné l'Histoire dont elle hérite), pensait que la sœur de Shakespeare n'avait pas existé. Mais si, les sœurs de Shakespeare ont existé.

Ce n'est pas seulement la liberté qui va permettre aux femmes d'exister socialement et culturellement, c'est aussi l'autorité. C'est pour cela que j'insiste autant sur l'importance du mot « autrice » : il permet de se sentir en légitimité et en autorité.

D'autres chiffres qui permettent de contextualiser : le dictionnaire de théâtre de Michel Corvin. Il s'agit du grand dictionnaire de théâtre paru dans les années 1990, qui est régulièrement réactualisé. Dans ce dictionnaire il y a actuellement 4 % d'autrices de théâtre.
Dans l'un des premiers dictionnaires de théâtre à la fin du XVIIIe siècle, celui de Charles de Mouhy, il y a déjà 4 % d'autrices de théâtre. A cette époque cela correspond à une réalité. De plus, mentionner des femmes permettait de montrer que la France était un pays civilisé. Par contre 4 % d'autrice dans le dictionnaire de Corvin, aujourd'hui : non, ce n'est pas possible.
C'est au XIXe siècle que l'on voit de plus en plus l'effacement des femmes dans les dictionnaires de théâtre. D'une part il y a plus d'auteurs à rentrer et d'autre part, une fois les autrices mortes, personne ne fait leur travail de mémoire.
Souvent ces femmes avaient des réseaux qui les protégeaient, on ne les attaquait pas de leur vivant. Mais une fois mortes, la question ne se pose plus. La transmission ne se fait pas, elles sortent des dictionnaires, ou, comme elles ne sont plus protégées, elles sont dépréciées.

Nous avons publié le premier volume de l'Anthologie du Théâtre de femmes de l'Ancien Régime en France en 2007 aux Presses Universitaires de Saint-Étienne[1]. Maintenant il est réédité chez Classique Garnier. C'est la première fois qu'on peut avoir accès à un répertoire de textes de femmes autrices en France.
Pourtant à la fin du XVIIIe siècle, juste avant la révolution, Billardon de Sauvigny avait publié une anthologie du théâtre de femmes européennes. C'est-à-dire qu'à cette époque on pouvait lire la grande dramaturge anglaise, Aphra Behn en français, ce que l'on ne peut plus faire aujourd'hui.
Aphra Behn a produit un important corpus de pièces de théâtre datant de la fin du XVIIe siècle. Elle n'est ni traduite ni éditée en France. Il y avait aussi dans l'anthologie de Sauvigny des autrices suédoises, italiennes… Ce théâtre européen n'est pas accessible actuellement en France. C'est un chantier immense qui s'ouvre. Il y a tout un travail de traduction et d'édition à faire.

Mais il y a un autre travail à faire. Les pièces de Corneille, Molière ou Racine sont sacralisées. Lorsqu'on lit une pièce de Molière, on la voit déjà de manière imaginaire, il y a toute une histoire de la représentation, elle nous arrive en 3D. On se représente Gérard Philipe dans la Cour des Papes d'Avignon… Lorsque l'on lit ces pièces de théâtre de femmes, il y a un filtre de doutes sur la qualité de ces textes. Il faut lutter contre cet amas de doutes sous lesquels elles sont ensevelies : elles arrivent en 2D. Nous n'avons aucune représentation imaginaire de ces pièces. Il est extrêmement important d'avoir une performance pour accéder à la qualité des œuvres, pour remettre en vie le matrimoine théâtral et celui du spectacle vivant en général, car c'est la même chose pour la musique.
Quand on monte un *Don Juan*, on peut le faire comme on veut, sur la lune, dans une baignoire, on peut en faire ce qu'on veut. Que la mise en scène soit réussie ou ratée, *Don Juan* reste *Don*

1 Théâtre de Femmes de l'ancien régime, 5 volumes, sous la direction d'Aurore Evain, Perry Gethner & Henriette Goldwyn

Juan. Le texte ne sera pas remis en cause. Mais si on commence par monter ces pièces (de femmes) de manière adaptée, en les modernisant, on perdra complètement le rapport à la pièce puisqu'on ne les a jamais vues. Si en plus le spectacle n'est pas réussi, on pensera que c'est le texte qui n'est pas réussi.
Il y a aussi une exégèse à faire. Quand on monte un *Don Juan*, on a accès à une tonne de littérature sur le sujet. Sur ces textes du matrimoine, toutes les recherches restent à faire, le travail dramaturgique est encore inexistant.
Les textes d'hommes, comme l'explique Virginia Woolf, ont été élevés si haut que l'on ne peut même pas les critiquer : ce sont des génies. Les textes de femmes ont été classés tout en bas de l'échelle littéraire. Il y a tout un rééquilibrage à faire.

Avoir accès à ce matrimoine, c'est permettre aux jeunes femmes d'avoir des modèles légitimants et aux hommes d'être enfin en filiation avec des figures féminines. Les hommes sont toujours en filiation avec des figures masculines.
C'est aussi de manière plus large l'opportunité de rafraîchir notre rapport à une Histoire extrêmement patrimoniale au sens dix-septimiste du terme : Richelieu établit un patrimoine pour justifier un État-Nation, avec des frontières extrêmement fortes. Là aussi, le retour du matrimoine fait exploser notre rapport à l'Histoire, en nous ouvrant à une autre histoire, qui ne doit pas tout à l'État-Nation, qui peut sortir de ses frontières et qui nous permet d'avoir aussi accès à des œuvres d'hommes qui ont été effacées. Se questionner : qu'est-ce qui a été gardé, qu'est-ce qui a été effacé ?

Maintenant parlons du matrimoine. J'ai donc réalisé l'existence de ces textes de femmes, que j'ai commencé à éditer puis à mettre en scène. Je rencontre le Mouvement HF pour l'égalité des femmes et des hommes dans les arts la culture dans les années 2011/ 2012. Aux origines des inégalités femmes-hommes, il y a les violences réelles, mais aussi les violences symboliques, plus insidieuses, car invisibles. Tant que l'on ne travaille pas sur les violences symboliques, que nous continuons à utiliser malgré nous une langue et une Histoire au service d'une domination et qui nous la transmet, on ne s'en sortira pas. Dans notre imaginaire collectif, on agit en fonction de tout ce qu'on nous a inculqué. C'est une forme de manipulation. J'ai proposé à HF que l'on travaille sur le matrimoine en apportant un document qui expliquait en gros ce que je vous ai expliqué aujourd'hui. J'ai proposé qu'en même temps que les Journées du Patrimoine nous organisions les journées du Matrimoine. HF s'en est emparé, puis d'autres associations.
En cinq ans, cela s'est développé de manière extraordinaire, tout comme le mot autrice. Jamais je n'aurais imaginé qu'on arriverait à faire tomber la citadelle de l'Académie française qui, au mois de février de cette année, a enfin reconnu que le mot autrice n'était pas un néologisme.
Matrimoine n'est pas non plus un néologisme. Au Moyen Âge lorsqu'on se mariait on déclarait à la fois son patrimoine et son matrimoine. C'est-à-dire les biens hérités du père et ceux hérités de la mère. Aujourd'hui ce qu'il reste ce sont les prestigieuses Journées Européennes du Patrimoine et les agences matrimoniales !
C'est-à-dire que le patrimoine a pris ses lettres de noblesse, il devient les biens de la Nation, quant au matrimoine, le substantif a disparu, et il ne reste que l'adjectif « matrimonial » réduit à la sphère privée du mariage.

Le plus simple serait sans doute que l'on fasse comme les anglo-saxons, que l'on parle d'« héritage ». Mais si l'on passe directement à l'emploi du mot « héritage », ce terme sera entendu comme « patrimoine ». Car le mot « patrimoine » porte bien son nom : il représente à 95 % des œuvres d'hommes.

Donc ce mot « matrimoine » est un petit mot magique qui nous permet de prendre conscience qu'il a une existence qu'on lui a longtemps niée. On nous a fait croire que les femmes n'étaient pas en état de créer parce qu'elles n'avaient pas accès à l'université. Mais les femmes ont fait autrement. Le matrimoine existe et ce mot a le pouvoir de donner une légitimité aux œuvres de femmes.

Il y a eu des hommes qui ont demandé au XVIIe siècle que des femmes entrent à l'Académie française. Le rapport de force aurait pu ne pas basculer en faveur de cette élite masculiniste. Mais une fois que celle-ci remporté la bataille en s'accaparant les outils de la transmission, c'est devenu très difficile de revenir en arrière. Quand, au XIXe siècle, l'école devient obligatoire, toute la nation va être biberonnée avec ses outils.
Le travail que vous entreprenez est extrêmement important. Aujourd'hui, s'il y a eu une telle accélération en cinq ans, c'est grâce à Internet. Avec le pire et le meilleur. Il nous permet de passer par d'autres endroits. On n'a plus besoin de batailler avec les maisons d'édition pour faire publier un texte, ni auprès des dictionnaires pour faire entrer de nouvelles notices. D'où l'importance de Wikipédia.

Il y a deux ans au CDN[2] de Montluçon, lors des journées du Matrimoine, nous avons créé une page « Matrimoine culturel » et une catégorie « Matrimoine ». Nous avons dû guerroyer car la catégorie « Matrimoine » a été attaquée par des opposants au sein même de Wikipédia. Ils ne pouvaient pas attaquer la page « Matrimoine culturel » car il y avait suffisamment de références. Ils ont donc attaqué la catégorie car on ne peut pas mettre de référence ou de définitions dedans. Il faut mettre en lien des pages qui rentrent dans cette catégorie. Mais quand on l'associait à des pages, ils effaçaient ces pages ! Ou à la place ils mettaient des pages du genre « scie sauteuse » ou « camembert » sous prétexte que cela avait été inventé par une femme… Une manière de délégitimer la catégorie. Et en effet ils ont réussi à la faire supprimer. C'est incroyable la manière dont cela s'est passé, une véritable guerre virtuelle, sur Internet, maintenant.

Un autre exemple d'oubli ou de perte : dans les années 50, une femme extraordinaire, Edith Thomas de l'École des chartes, conservatrice aux Archives nationales, a fait des notices formidables sur les femmes de notre histoire. Ces notices sont aux archives et servent de cas d'école aux étudiant.es de l'Ecole des chartes. Une partie a été éditée et l'autre a disparu. On n'y a plus accès. Le travail est à refaire. Maintenant avec le numérique ce n'est plus possible (une telle disparition). Mon anthologie du théâtre de femmes est accessible en numérique. C'est-à-dire que si l'éditeur décide de ne plus la rééditer sur papier elle sera toujours accessible en numérique.
Il y a aussi Wikisource qui est en train de se mettre en place, notamment avec le « Deuxième Texte » association qui avec « Les sans pagEs » met des textes en ligne.

Par rapport à votre travail, voilà des articles que je vous conseille : Hélène Hertz, anthropologue, a écrit un article passionnant sur le Matrimoine, dans l'ouvrage collectif « Le musée cannibale » où elle explique cette histoire du mot : comment le mot signifiait à l'origine « les biens de la mère » et comment ceux-ci ont été ensuite complètement recouverts par ceux du père. La référence se trouve sur la page Matrimoine culturel de Wikipédia.
Vous trouverez aussi sur cette page un lien vers l'article d'Amine Azar, psychanalyste : « La crise du matrimoine en France au décours du XVIIe siècle ». Il montre comment, à la fin du XVIIe

2Centre Dramatique National

siècle en France, on affaiblit le matrimoine au profit du patrimoine et comment Perrault, qui était au service du roi et de l'absolutisme, a écrit ses contes pour servir le pouvoir et mettre en valeur la figure du roi absolu, affaiblissant les figures féminines et certaines figures masculines.
Ces deux textes datent des années 2000. Je n'y ai eu accès qu'il y a deux ou trois ans grâce à Internet. J'aurais bien aimé y avoir accès avant quand je travaillais sur mes autrices.
Je vous lis un extrait de l'article d'Amine Azar : « Le matrimoine ce sont des manières de dire et de faire transmis en ligne féminine par des voies fort variées. L'identité de genre y trouvait support et consolidation en tant que partie prenante du processus de civilisation. Le matrimoine a subi en Occident un profond bouleversement, sa stabilité et sa cohérence millénaires furent broyés, des formes instables et conflictuelles s'ensuivirent avec leur lot de misères et de troubles de l'identité. Le matrimoine est saisi ici au point d'inflexion au détour du XVIIe siècle en France. Les grands acteurs sociaux convoqués se nomment Charles Perrault, Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, La Fontaine, Madame d'Aulnoy, Mademoiselle L'Héritier. Ce sont des intervenants très privilégiés puisqu'à la fois témoins, juges et parties prenantes et sourciers de l'avenir. » Effectivement il analyse comment les hommes et les femmes retravaillent le conte dans ce passage vers la littéraire. On voit que l'intersectionnalité fonctionne ici, le statut social privilégié de certaines femmes fait qu'elles fonctionnent avec le système.
En 1987 (il n'avait pas conscience de l'historicité de ce mot) il écrit : « En créant en 1987 le terme de matrimoine sur le modèle de patrimoine, notre dessein n'avait point été de faire une quelconque symétrie mais de lui faire pièce. Le patrimoine désigne la transmission de biens, généralement post mortem, c'est l'idée de propriété et de possession qui s'y trouve au premier plan. Le matrimoine place au contraire la notion de transmission au premier plan, une transmission qui s'opère entre vifs par des voies extrêmement variées. De plus, l'objet de la transmission matrimoniale n'est pas un bien matériel qui s'ajouterait aux possessions d'un sujet mais des qualités qui façonnent son être-même et lui procure son identité de genre.»
Il a fait aussi des études autour du petit Chaperon Rouge dont nous nous sommes servies avec Carole Thibaut lorsqu'elle a créé son texte en utilisant des versions anciennes du conte.

Questions du public :

Florence Desnouveaux : Pouvez-vous nous préciser comment vous arrivez à produire ces spectacles ?

Aurore Évain : *Le Favori* de Madame de Villedieu a été créé il y a presque cinq ans. Grâce à la Ferme de Bel Ebat, théâtre de Guyancourt, dirigé par Yoann Lavabre qui fait partie du mouvement H/F. C'est par ce biais qu'il a eu accès à mon travail, l'histoire du théâtre, et cela a

tout de suite eu pour lui beaucoup d'importance. C'est un des rares à avoir pris un risque, à avoir accepté de produire *Le Favori* de Madame de Villedieu, avec des petits moyens et dix personnes sur scène (ce sont des pièces de l'Ancien Régime), dont un Ensemble musical, *les Mouvements de l'âme*, composé d'une chanteuse lyrique et deux musiciens. Mais on arrive à le tourner. Il a été programmé au Festival international de théâtre baroque d'Almagro (Espagne), à la Cartoucherie de Vincennes au théâtre de L'Epée de bois il y a quelques mois.
Cela a lancé quelque chose. Quand Carole Thibaut a pris la direction du CDN de Montluçon, elle a mis en place des Journées du Matrimoine, donc un travail depuis l'intérieur de l'institution.

La Ferme de Bel Ebat m'a confié une résidence de quatre ans sur les questions du Matrimoine. Nous en sommes au tout début et ce n'est pas facile. D'autres metteuses en scène ont essayé de monter ces pièces et ont abandonné à cause du doute des producteurs sur la qualité de ces pièces. Ils sont comme encore beaucoup d'éditeur.rices ou de professeur.es d'universités, ils ne connaissent pas, ce n'est pas Molière, Corneille ou Racine : au-delà de ces noms-là, point de salut. Cela peut être violent. Marie Potonet avait commencé avec Marie-Anne Barbier, un beau projet, elle avait une belle maquette. A un moment, elle a donné le texte au producteur, il a lu le texte et s'est retiré du projet parce qu'il n'était pas capable de le lire ! Je suis sûre que quand il verra ce texte joué il verra autre chose. Il ne faut pas donner ces textes, on ne sait pas les lire. Il faut d'abord les montrer, c'est fondamental.
Mais enfin les choses évoluent : je reçois très souvent des mails de professeur.es qui me demandent des textes qu'ils ont envie de travailler avec leurs élèves. La légitimation rentre dans les esprits et on ne lit plus les textes de la même manière. Passer des Presses Universitaires de Saint-Étienne à Classique Garnier : les textes montent en grade.

On essaie de monter un réseau de théâtres, comme il en existe dans certaines Régions (Groupe des 20 en région Auvergne-Rhône-Alpes) ou avec par exemple Stéphane Frimat qui a pris la direction du Vivat à Armentières. Ce serait un réseau de lieux qui permettrait de choisir une fois par an un projet, produit et diffusé, cela permettrait de monter les textes, de les légitimer et de commencer à les faire tourner.

Françoise Barret : Il y a aussi les Journées de la Transmission, tu y es invitée.

AE : En effet les journées de la transmission organisées par HF Auvergne-Rhône-Alpes où j'interviendrai le samedi matin. Y sont invitées toutes les grandes écoles nationales de théâtre francophone. Cela se joue bien sûr dans les écoles, il faut que ces textes soient enseignés dans les Conservatoires pour que les jeunes comédiens et comédiennes se familiarisent avec ces textes.

FB : On a mis en place ces journées suite à cette colère que tu as exprimée, ces jeunes comédiennes qui sortent du Conservatoire National de Paris, de l'ENSATT, ou de l'Ecole Nationale de Strasbourg et qui n'ont jamais étudié un texte de femme à part Duras, et d'autre part le mouvement #MeToo qui a fait remonter les abus sexistes et sexuels sur les jeunes actrices au sein des écoles par leurs professeurs et maîtres. La première édition de ces journées est organisée à Lyon le 23 novembre, au sein de l'ENSATT. Seront aussi présentes des écoles Suisses et Belges.

AE : En effet, que les jeunes comédiennes connaissent aussi cette histoire de l'arrivée des comédiennes sur la scène, cela leur donne une autre force. Que l'affaire Weinstein arrive par des actrices est tellement logique. Cela ferme la boucle.

Catherine Chapiseau : Vous avez sans doute noté la sortie d'un dictionnaire il y a quelques années aux Editions des femmes d'un Dictionnaire des femmes créatrices. Il doit y avoir quelques autrices ?

AE : Oui j'y ai écrit quelques notices. Ce livre est très cher mais il est consultable en ligne.

Claire Péricard : Dans les médias on parle de tout cela de plus en plus, non pas des femmes oubliées, mais du fait qu'elles sont oubliées. Des journalistes et des femmes s'emparent de la question. Et plus personnellement, en ayant cette conscience, je suis allée voir les professeurs de français de ma fille. Dans les livres qu'on fait étudier aux élèves il n'y avait aucune femme, ou simplement une autrice. J'ai été surprise de la réaction de ces femmes qui m'ont dit : « Mais oui, vous avez raison ! » Une fois qu'on a ce filtre, dans tous les domaines, on ne peut plus l'enlever. On ne peut rien voir ou entendre sans appliquer ce filtre et on est effaré. L'éducation que l'on a reçue, c'est un peu ce que raconte Lilian Thuram sur les Noirs et les Blancs. La réaction de ses profs de français montre bien que quand on n'a pas ce filtre, on ne voit rien. Des profs de première ou terminale ! Elles n'y avaient pas pensé.

AE : C'est sûr que parfois il faut enlever ses lunettes ! Des fois je le fais simplement parce que sinon je ne peux pas voir tel film ou émission. Mais pour parler des professeurs je suis effarée des derniers programmes en lettres : il n'y a pas une femme, pas d'étrangers, pas d'auteurs contemporains. C'est le Lagarde et Michard, un véritable retour en arrière. Et les profs ne peuvent rien faire face au programme qui est à contre-courant.

François Gasnault : J'ai entendu que certains de ces textes avaient été édités et traduits au XVIIIe siècle. Donc ces dramaturges sont référencées à la BNF. Est-ce que vous êtes rapprochée des personnes qui s'occupent de Gallica pour que ces textes puissent entrer dans les programmes de numérisation de cet établissement public pour avoir accès à court terme à une version numérique, et permettre à un éditeur, peut-être, plus tard, de rééditer ces textes ?

AE : Ces textes ont été traduits par Billardon de Sauvigny dans *Le Parnasse des Dames*. Je ne sais pas où en est la numérisation du *Parnasse des Dames* à la BNF. Il y en a plusieurs volumes. Le problème est que ces textes ont été traduits au XVIIIe siècle. Dans ces volumes il y a aussi des poétesses, c'est difficile de comprendre comment il a construit ses volumes. C'était un grand ami de Madame de Genlis, les deux tomes français ne concernent que Madame de Genlis. Faire connaître ces textes aujourd'hui dans les traductions du XVIIIe siècle cela peut être contre-productif. Cela mériterait une véritable réédition.

Jean-Loïc Le Quellec : sur le site de la BNF il est indiqué qu'actuellement la bibliothèque ne possède que cinq tomes sur les dix et le premier est numérisé, accessible sur Gallica.

A lire aussi l'article d'Aurore Evain sur les autrices :
http://www.siefar.org/wp-content/uploads/2015/09/Evain-autrices-Dicos-Th%c3%a9%c3%a2tre.pdf

Transcription : Françoise Barret
Relecture/ correction : Françoise Barret, Sonia Koskas

Journée du 8 octobre 2019
Invisibilité des femmes anthropologues, collecteuses, conteuses

Conférence de Jean-Loïc Le Quellec

Jean Loïc Le Quellec

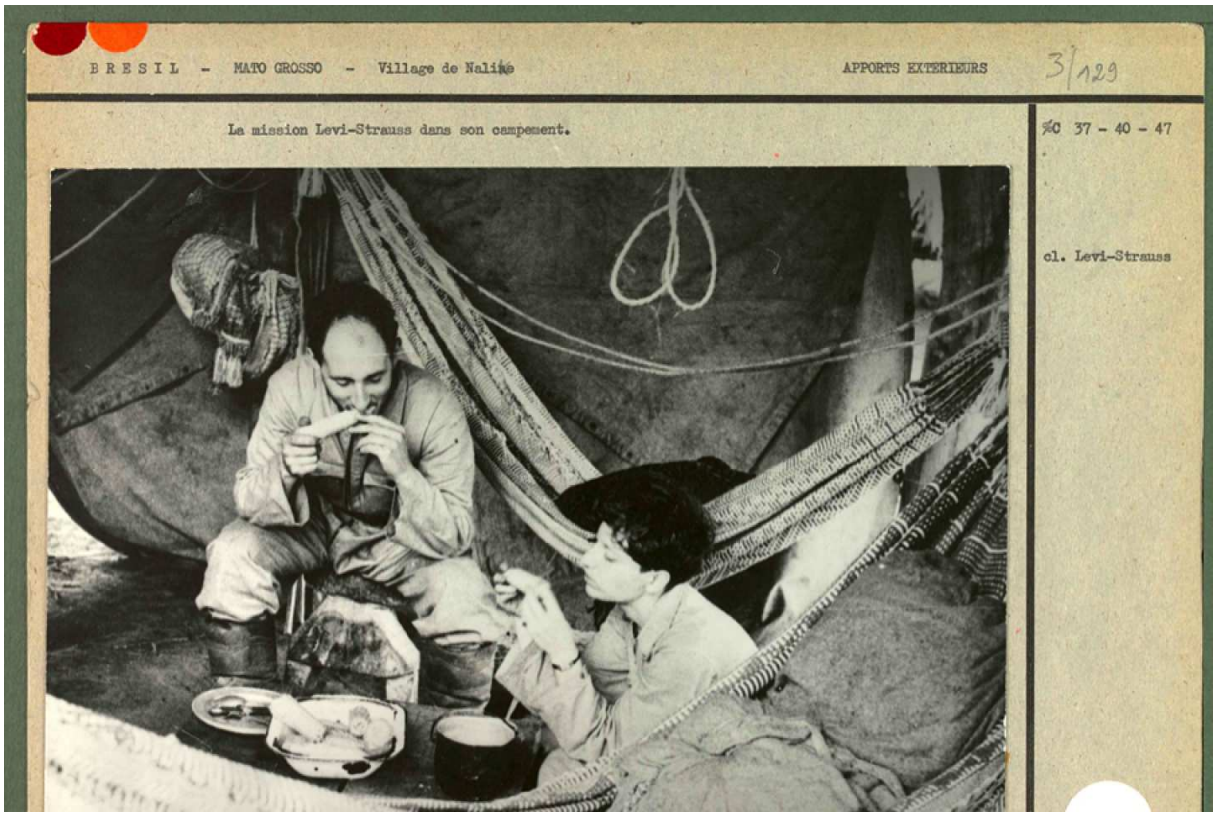
Je voudrais d'abord dire que je suis complètement illégitime pour parler de ce genre de choses. Ce n'est pas du tout mon domaine de recherche, je n'ai pas fait de thèse là-dessus, je n'ai rien publié dans le domaine. Ma seule légitimité vient de ce que j'ai publié, avec Bernard Sergent, un dictionnaire critique de mythologie[1], qui fait 1600 pages et qui a plusieurs types d'entrées. Un des types d'entrées concerne les mythologues. Il y a des dictionnaires des sociologues, des anthropologues, mais il n'existe pas de dictionnaire des mythologues. Dans notre dictionnaire il y a d'autres types d'entrées: des concepts, les grands mythes du type « déluge », « fin du monde », etc. Et il y a les mythologues. Quand on m'a demandé l'année dernière d'intervenir, je me suis dit que je n'y connaissais rien, et le premier réflexe que j'ai eu a été de me demander s'il y avait des mythologues femmes dans notre dictionnaire. Est-ce qu'on n'aurait pas éludé la question ? Il se trouve que oui, il y en a ! Et c'est le seul endroit où vous aurez en français des informations sur des mythologues femmes très importantes qui sont complètement oubliées. Je pense par exemple à Marianne Cox : elle est l'autrice de la première monographie de contes connue sur Cendrillon. Une monographie qui rassemble environ 350 versions de ce conte et les étudie selon la méthode scandinave (en faisant des cartes de répartition, on essaie de retrouver l'origine du conte, son ancienneté, etc.). Elle est la première à avoir fait ça, et c'est une femme. Et la deuxième, qui a repris le thème de Cendrillon de manière encore plus ample avec cette fois 750 versions du conte, est également une femme dont vous trouverez l'entrée dans le dictionnaire. C'est Anna Birgitta Rooth. Il y a donc dans ce dictionnaire toute une série de personnes dont on n'entend jamais parler et qui ont produit une œuvre tout à fait importante. Par exemple, Mallarmé a fait un manuel de mythologie et je pense qu'il a beaucoup utilisé Marianne Cox. Il y en a beaucoup d'autres. Il y a celles qui sont connues – connues des hyperspécialistes : il faut vraiment s'intéresser de très près aux contes, et plus précisément à l'histoire du conte et aux études sur les contes, pour avoir une chance de pouvoir entendre parler de ces chercheuses, sinon elles sont complètement inconnues.
Mais je me suis dit, « Est-ce qu'il n'y aurait pas pire? ». Et oui il y a pire, évidemment.
Je vous montre trois femmes qui sont toutes les trois très connues, mais connues de qui? Qui les connaît ici?

---

1 Jean-Loïc Le Quellec, Bernard Sergent, *Dictionnaire critique de mythologie*, CNRS éditions, Paris novembre 2017

Une personne du public : Certaines personnes les connaissent pour avoir assisté à la précédente conférence de Jean-Loïc Le Quellec organisée par la Commission égalité le 27 mars 2017 « Les anthropologues ont-ils mauvais genre ? Mythe et identités sexuées. ». Une seule personne, en dehors de celles-là, connaît une des femmes présentées par Jean-Loïc (Dina Dreyfus)

Trois cas emblématiques :



Jean-Loïc Le Quellec : Je vais reprendre l'histoire de Dina Dreyfus parce qu'elle me semble assez emblématique et aux sources de la grande école de l'anthropologie française. Elle était professeure de philo et, à partir de 1936, a travaillé au Brésil chez les Bororo et Nambikwara (ce sont des noms de tribus amérindiennes qui vous disent peut-être quelque chose, même si vous n'êtes pas particulièrement intéressés par l'Amazonie et des tribus amérindiennes d'Amérique du Sud, car elles ont été rendues célèbres par l'œuvre d'un chercheur très connu…). Avec Mário de Andrade, elle a cofondé la SEF, Société d'Ethnographie et de Folklore du Brésil, et elle fut la première

professeure d'anthropologie du Brésil. Elle est rentrée en France dans les années 1960 et elle a disparu des radars anthropologiques pour revenir à ses premières amours, la philo. Elle est alors devenue la première inspectrice générale de philosophie. Elle a introduit la philosophie à la télévision en créant une émission avec des personnes qui n'étaient pas connues à l'époque et qui sont devenues célèbres, comme Alain Badiou. Elle a eu comme élève Françoise Héritier, que tout le monde connaît. Donc, vous voyez une filiation intéressante. Dina Dreyfus, personne ne la connaît dans le grand public, comme c'est souvent le cas des femmes anthropologues qui se sont mariées et qui ont changé de nom. Car Dina Dreyfus s'est appelée Dina Lévi-Strauss. Voici une photo prise dans les archives Lévi-Strauss qui est légendée ainsi « La mission Lévi-Strauss dans son campement ».

Mais la mission en réalité ne s'appelait pas Lévi-Strauss, elle s'appelait « Mission Claude et Dina Lévi-Strauss ». Le seul terrain qu'ait fait Lévi-Strauss, dans ces années, il l'a fait avec Dina Dreyfus. C'est elle en réalité qui a organisé la mission, qui a préparé tout le domaine matériel. Organiser une mission chez les Nambikwara, ça n'est pas facile. Elle a fait des films, pas lui, elle a fait des films et des photos qu'on peut trouver sur internet… Elle a très activement participé *a minima* pour moitié au travail de terrain, qui a donné lieu à l'écriture d'un livre que tout le monde connaît, qui est une pierre fondatrice de l'école d'anthropologie française : *Tristes tropiques*. Le nom de Dina Lévi-Strauss apparaît une fois dans *Tristes tropiques,* alors qu'elle aurait dû le co-signer. Toute la matière a été recueillie à deux, notamment tout ce qui concerne les femmes, et pourtant Dina a presque totalement disparu du livre (il ne la mentionne qu'une seule fois, en évoquant l'ophtalmie purulente qui atteignit les membres de la mission:

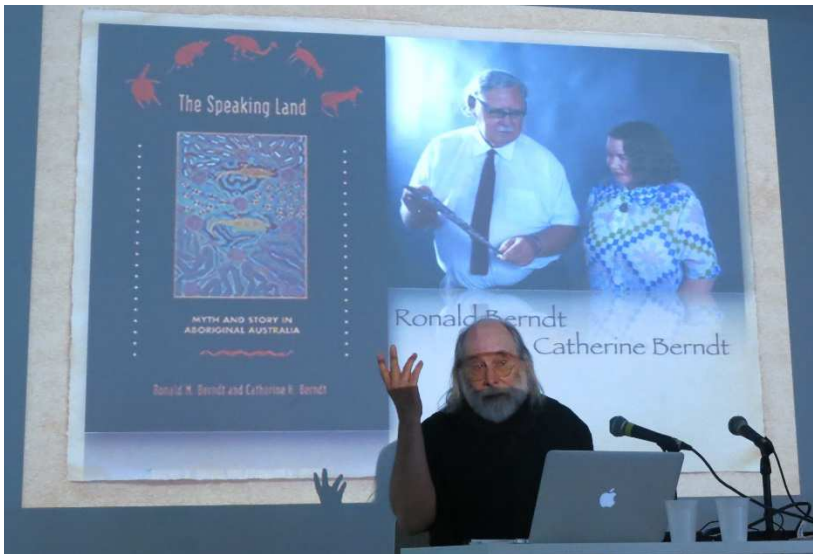
> une cécité qui risquait d'être définitive. Pendant plusieurs jours, la bande fut complètement paralysée. Les indigènes se soignaient avec une eau où ils avaient laissé macérer une certaine écorce, instillée dans l'œil au moyen d'une feuille roulée en cornet. La maladie s'étendit à notre groupe : d'abord ma femme qui avait participé à toutes les expéditions antérieures avec en partage l'étude de la culture matérielle; elle se trouva si gravement atteinte qu'il fallut l'évacuer définitivement; puis la plupart des hommes de troupe et mon compagnon brésilien. Bientôt

Dina Lévi-Strauss est un cas de figure intéressant parce que Lévi-Strauss est célébrissime. Bien que Lévi-Strauss ait beaucoup écrémé les collections de photos et qu'il se soit arrangé pour la faire disparaître, on a retrouvé sa correspondance avec lui, avec d'autres auteurs. Il y a des sources, on peut retrouver beaucoup de choses sur elle.

Le deuxième cas est également célébrissime. Voilà la seule photo que j'ai trouvée.

Je ne sais pas s'il y en a d'autres. Elle s'appelle **Lilly Grove**. C'est une Alsacienne, partie en Angleterre, et qui a publié en 1907 la première grande synthèse sur la danse. Il y avait – il y a toujours – beaucoup de travaux sur la danse, sur la danse classique et sur les techniques de danse. Mais sur la danse au sens anthropologique, il n'y avait quasiment rien. Elle a fait la première grande synthèse sur la danse en général : les danses rituelles, les circonstances de danses, y compris la danse dite classique, partout dans le monde. C'est le premier grand livre sur ce sujet. Le problème est que Lilly Grove a changé de nom, elle s'est mariée avec James Frazer, que vous connaissez forcément pour ce livre, *Le rameau d'or,* et Lilly Grove est devenue Lady Frazer. À partir de ce moment là elle a arrêté d'écrire, de faire de la recherche, et elle a consacré sa vie à l'œuvre immense de son mari. Comme elle était francophone, c'est elle qui a fait connaître Frazer en France. Sans elle, Frazer serait connu sans doute des professionnels, des anthropologues, mais il serait bien moins connu du grand public. Elle a traduit beaucoup de textes, que vous pourrez trouver sur le site gallica.bnf.fr. Elle a rédigé par exemple des anthologies des écrits de Frazer en français. Elle a beaucoup contribué à populariser son œuvre. Quand Frazer est devenu aveugle, il lui dictait ses textes. Elle a été secrétaire de Monsieur Frazer jusqu'à la fin de ses jours. Elle était née la même année que lui et elle est morte la même année que lui, en 1941. Il n'y a aucune biographie de Lilly Grove, alors qu'il y en a plusieurs de Frazer. Dans l'une d'elles, vous pouvez lire que Lilly Grove est morte le même jour que lui, quatre heures après lui, « sa tâche accomplie ». Sa tâche, c'était de se consacrer à l'œuvre de son mari… Quelqu'un qui, dans sa jeunesse, avait commencé une œuvre anthropologique — je ne dis pas que c'est une source indispensable, mais qui reste un moment historique important sur la naissance de l'étude la danse populaire —, disparaît.

La troisième est australienne, **Catherine Webb**. Elle aussi a changé de nom. Elle est la septième femme à entrer à l'Académie des sciences australienne et elle a publié en 1950 un livre qui l'a rendue célèbre dans le milieu anthropologique, *Women changing ceremonies in northern Australia,* sur les cérémonies d'initiation féminines chez les Aborigènes du nord de l'Australie. Elle a fait toute une carrière d'anthropologue spécialiste des Aborigènes, a beaucoup collecté de contes notamment, de mythes qui sont des apports très importants. Elle s'est mariée avec Ronald Berndt, donc elle est devenue **Catherine Berndt**.



À la différence des deux exemples précédents, Catherine et Ronald ont travaillé ensemble toute leur vie. Chacun faisait indépendamment de l'autre des enquêtes de terrain chez les mêmes groupes Aborigènes. Ils ont beaucoup publié ensemble. Je ne sais pas s'ils ont été traduits en français. C'est une œuvre absolument majeure pour qui s'intéresse aux traditions aborigènes. Ils ont toujours signé les livres à deux. C'était tantôt elle, tantôt lui, qui était en première mention, mais ils ont toujours co-signé. Ce qui est très important, c'est qu'ils ont fait leurs enquêtes à deux. Dans la tradition anthropologique sur les Aborigènes il y a une énorme littérature. Mais avant qu'eux deux n'interviennent, il n'y a pratiquement aucune femme. Tous les grands classiques sur les Aborigènes ont été produits par des hommes. Historiquement c'est comme ça.

Il y a ce « commun-dire » de l'anthropologie, qui se dit pour les Aborigènes, pour l'Afrique, et pratiquement partout, selon lequel les mythes importants, ceux qui touchent à la cosmogonie, à l'anthropogonie, les grandes histoires sur l'origine de l'humanité, l'origine du monde, l'origine de la mort, toutes ces choses extrêmement importantes, ne sont pas dites n'importe comment: il y a des moments très précis pour les dire et c'est notamment au moment des cérémonies d'initiation masculines. Et l'on répète dans d'innombrables bouquins que ces mythes ne sont pas accessibles aux femmes. Puisque ces cérémonies sont des rituels d'initiation masculine, les femmes n'y ont pas accès (ça c'est normal), les mythes qui sont dits à ces moments-là

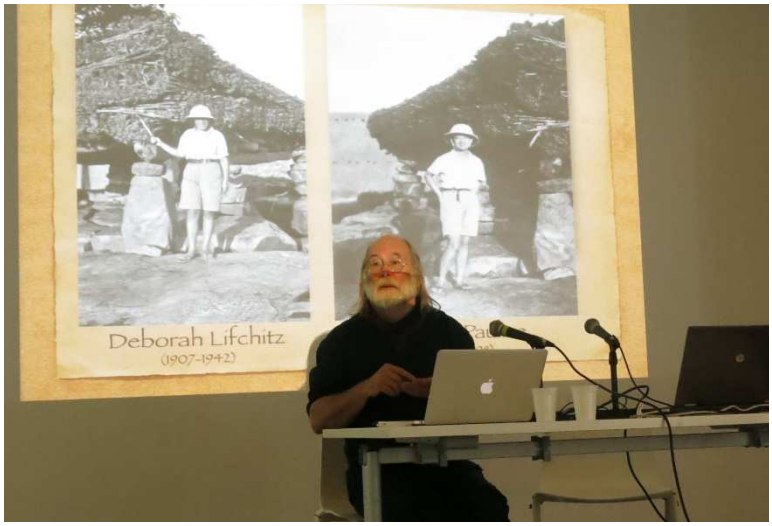
ne sont absolument pas accessibles aux femmes et il y a tout un mystère, notamment des masques. Vous avez pléthore de textes là-dessus, sur les mystères des masques, gérés par des sociétés dites secrètes, des sociétés masculines très fermées, et disant qu'il est hors de question que les non-initiés (donc les enfants et les femmes), y aient accès. On nous répète depuis très longtemps que si une femme, par hasard, par mégarde, par inadvertance découvrait ce genre de secret, il faudrait la mettre à mort.
Ce qui ressort de cette histoire qui a été beaucoup répétée par les anthropologues est que les femmes n'auraient pas de tradition orale particulière, mais la raison en est tout simplement que les enquêtes de terrain ont été faites par des hommes. Ils n'ont pas eu accès aux traditions orales des femmes, encore moins aux traditions fermées et secrètes féminines. Pour le monde aborigène, cela a changé avec l'intervention de Ronald et Catherine Berndt car ils ont fait leurs enquêtes à deux sur le terrain. Lui était « kidnappé » par les hommes, elle adoptée par les femmes et, chacun de son côté, ils ont appris tout un tas de choses. Elle a découvert que pour tout ce que je viens de dire, il existe le symétrique exact pour les femmes. Il y a des traditions strictement féminines et il est absolument hors de question que les hommes soient au courant et y aient accès. Si par malheur un homme avait accès à ce genre de choses, il faudrait le mettre à mort, etc.
Il y a exactement les mêmes choses et la même richesse de tradition du côté masculin et du côté féminin. Dans les publications des Berndt on a pour la première fois accès à toutes ces traditions très intéressantes qui modifient complètement la vision que l'on pouvait avoir, qui était une vision complètement « hémiplégique » des sociétés traditionnelles.
Je donne cet exemmle, car c'est une très belle illustration pour l'Australie, mais c'est vrai partout dans le monde.

Celles qui passent sans se rallier :

J'ai vu que vous avez mis sur le site des "sans pagEs"[2] la photo de **Marianne Lemaire**. C'est une anthropologue qui travaille à l'IMA, l'Institut des Mondes Africains, c'est le laboratoire auquel je suis moi-même rattaché. Marianne Lemaire a publié ce livre que je recommande absolument et qui se télécharge gratuitement sur internet : *Celles qui passent sans se rallier*. C'est dans une collection remarquable, gratuite, Bérose, qui rassemble des travaux d'anthropologie africaine. Ça se lit comme une histoire, c'est raconté comme un roman. Cela raconte essentiellement la mission Lifchitz - Paulme.

2 Wikipédia : Projet : Les sans pagEs/Anthropologues, collecteuses, conteuses oubliées : https://fr.wikipedia.org/wiki/Projet:Les_sans_pagEs/Anthropologues_collecteuses_conteuses_oubli%C3%A9es

Parlons donc de **Denise Paulme** et de Déborah Lifchitz.



Si vous vous intéressez au conte, vous connaissez *La mère dévorante*, le livre avec la calebasse qui grossit, qui se met à avaler tout ce qui bouge et qui risque de dévorer le monde entier. Elle est finalement vaincue, dans les versions étudiées, par un bélier qui la fait éclater. Alors, tout ce qu'elle avait dévoré, notamment l'humanité entière, ressort. C'est une espèce de mythe de deuxième naissance. Denise Paulme a une lecture de ce récit en clef féminine, à mon avis discutable (voir *Calebasses anthropophages et dévoreurs africains*), mais très intéressante. Par contre, **Déborah Lifchitz** qui la connaît ? Elles sont pourtant contemporaines. Elles ont fait la mission ensemble. Par contre, vous voyez la date de décès de Déborah Lifchitz : elle est morte jeune, à Auschwitz, gazée dès son arrivée. Le dernier article qu'elle a proposé à la publication dans le *Journal de la société des africanistes* en 1941 a été refusé par Marcel Griaule, parce qu'il était écrit par une Juive… Elle a été dénoncée pour activité subversive et arrêtée par la police française. Michel Leiris, qui était très différent de Marcel Griaule, a fait tout ce qu'il a pu pour la faire gracier. Il a réussi, mais trop tard: à ce moment-là, elle était déjà dans le train.
Déborah Lifchitz, russe, a eu toute petite la passion des langues. On parlait déjà français dans sa famille où il y avait une tradition de francophonie importante. Arrivée en France, Déborah a été à l'INALCO où elle a notamment appris l'arabe et l'amharique, et elle a été embauchée au Musée de l'homme. Elle a participé à cette mission qui est dans la lignée des grandes missions de Marcel Griaule, notamment la mission Dakar - Djibouti avec Michel Leiris, Scheffer, etc., les grands fondateurs de l'école d'Anthropologie française. La mission Dakar - Djibouti, c'est la grande mission paramilitaire d'anthropologie qui a nourri les collections du musée de l'Homme et qui a fondé l'anthropologie, notamment chez les Dogons.
Griaule raconte dans le célébrissime livre destiné au grand public, *Dieu d'eau: entretiens avec Ogotémmêli*, comment une fois chez les Dogons, il a fait ses enquêtes de terrain. Il trouvait des choses, mais ce n'était pas satisfaisant. Un jour, quelqu'un lui a dit qu'Ogotémmêli demandait à le voir. Il a rencontré ce vieil aveugle qui lui a expliqué que depuis le début de son séjour, il l'observait et qu'il avait décidé de lui

révéler les grands secrets de la cosmogonie et de la mythologie dogons. Donc, en plusieurs jours d'entretiens, Ogotémmêli lui révèle « la grande mythologie dogon ». Le livre est construit selon le premier jour, deuxième jour, troisième jour, etc. C'est très compliqué. Le propos de Griaule en publiant ce livre est de faire comprendre à la fois à ses collègues anthropologues et au grand public que, en Afrique, il y a des peuples qui ont une mythologie et surtout une cosmogonie, un récit sur le monde d'une extrême complexité, largement aussi complexe que ce qu'on connaît en Grèce ou en Égypte ancienne. Il a en arrière-pensée l'idée de réhabiliter les peuples qui étaient considérés, et le sont encore parfois, comme des sauvages illettrés qui ne connaissent rien, « qui font ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont, c'est à dire pas grand-chose ».
Lisez *Dieu d'eau*, c'est très bien, mais il faut savoir que ce n'est pas « la » mythologie dogon. C'est une co-construction de Griaule et Ogotémmêli qui a quelque chose à voir avec la mythologie dogon, évidemment, mais ce n'est pas « la » mythologie dogon. C'est un gros bricolage. Il y a de magnifiques articles là-dessus. Il faut savoir que Griaule pratiquait une ethnologie de renseignement militaire, coloniale au sens fort. L'idée de Griaule, qui l'a exprimée, est au fond: « Les gens ont des informations, il faut qu'ils les révèlent, il faut trouver le moyen de les faire parler. » Par la suite, Jean Rouch s'est élevé contre cette anthropologie militaire pour promouvoir une anthropologie fraternelle. C'est une histoire très intéressante.

Pourquoi je raconte cela ? C'est tout à fait dans notre propos. Marcel Griaule, Michel Leiris et André Scheffer étaient des hommes. De la même façon que pour la « grande mission », si vous lisez l'*Afrique fantôme* de Leiris, vous verrez qu'il y a un léger problème avec les femmes, avec l'Afrique aussi. C'est assez atterrant. Griaule a compris qu'ils étaient passés à côté des traditions féminines. Comme son optique était: « Les gens ont des informations et il faut trouver le moyen de les obtenir », il s'est dit qu'en tant qu'hommes, ils ne pouvaient pas obtenir de renseignements des femmes, et qu'il fallait donc engager des femmes anthropologues, en l'occurrence Déborah Lifschitz et Denise Paulme. Il a déclaré aux journalistes (car il était toujours très médiatisé): « Nous avons pris deux jeunes femmes spécialistes qui vont aller travailler du côté féminin et chercher des informations du côté féminin. » En privé dans son courrier, il disait: « On a pris deux filles pour faire les petites mains. » C'est raconté dans le livre. En tout cas, elles vont chez les Dogons, font ce pour quoi elles ont été envoyées: elles vont voir les femmes et essayent d'avoir des informations sur les traditions proprement féminines. Ça ne marche pas du tout! Évidemment elles obtiennent quelques informations, mais elles sentent bien que cela ne va pas. Elles restent plusieurs mois, beaucoup plus longtemps que Griaule. C'est souvent que le chef d'une mission vient, installe la mission et part, puis ce sont les « petites mains » qui font le travail pour lui, qui revient à la fin de la mission pour prendre connaissance du rapport. Déborah Lifschitz et Denise Paulme se demandent pourquoi cela ne va pas. Elles finissent par comprendre que les femmes dogons, et les Dogons en général, les considèrent comme des hommes. Pourquoi ? Parce que les Dogons, depuis la première expédition, ont l'habitude de voir des Blancs, habillés avec un short blanc, une chemisette blanche, un casque colonial, qui ont un carnet à la main, un petit calepin. Chez les Dogons actuels, il y a le masque de l'ethnologue, au

moment de la sortie des masques. Ce masque est facile à reconnaître car il a un casque colonial, un short, un calepin et un crayon. On le reconnaît tout de suite, comme les saints au portail des églises, car ils ont des attributs. L'attribut de l'ethnologue c'est le short, la chemise blanche, le casque colonial, le calepin et le crayon. De plus, ils se déplacent à cheval. Donc, Denise et Déborah arrivent, se déplacent à cheval de village en village et sont habillées comme tout le monde quand on est ethnologue. Elles ont leur calepin, etc. En fait, les femmes dogons les considèrent comme faisant partie de la catégorie des « ethnologues », un peu différentes car elles ont l'air un peu plus féminines, mais quand même: ce sont des ethnologues avant d'être des femmes.

Par exemple, comment **Germaine Dieterlen** a fait ses enquêtes ? Elle montait sa tente, avait sa table, mangeait dans une assiette d'argent, son verre était en cristal, je ne caricature absolument pas. Elle faisait venir les informateurs et payait les informations. Tous ces enquêteurs fonctionnaient en payant. Donc les informateurs comprenaient vite ce qui plaisait et était bien payé. S'ils avaient des problèmes, ils inventaient. Ce système a été ensuite bien documenté. De plus il fonctionnait avec des interprètes: Germaine Dieterlen ne parle pas la langue. Elle travaille avec des interprètes ou des interprètes d'interprètes. Déborah Lifschitz et Denis Paulme comprennent tout cela et se disent que ce n'est pas possible. C'est le sens du titre *Celles qui passent sans se rallier*: elles ne se sont pas ralliées à cette école d'ethnographie qui donne des résultats, mais des résultats à manier avec des pincettes. Elles ont décidé de rester malgré tout, et de ne plus faire d'enquête. Elles s'allongent sous l'arbre du village, font la sieste et attendent, puis mangent avec les gens, ne font rien de spécial. Elles inventent ainsi ce qu'on appelle depuis l'« ethnologie participante ». C'est-à-dire que je ne me présente pas comme ethnologue, mais je me présente juste comme quelqu'un de passage, sans être masqué, sans rien chercher de particulier. Je vais juste dire: « Bonjour, comment ça va? » Je vais commencer à discuter et voir comment les choses arrivent. Et ainsi elles ont commencé à apprendre beaucoup de choses.

Quand je vous parlais de médiatisation : il y a eu des articles dans la presse. En voici un dans *La dépêche*: « Deux jeunes filles reviennent d'étudier pendant huit mois l'ethnographie étrange des Dogons. » La relation entre la France et les Dogons remonte à cette époque, il s'agit d'une construction qui a ensuite été réinvestie par les Dogons eux-mêmes. C'est tout un monde. Si cela vous intéresse, lisez le livre gratuit de Marianne Lemaire et aussi cet article, également de Marianne Lemaire, paru dans « L'Homme », *La chambre à soi de l'ethnologue, une écriture féminine en anthropologie dans l'entre-deux guerre*. Ils racontent toute cette histoire en détail. Cela permet de prendre un peu de recul sur ce qui, sinon, est présenté comme un état du savoir. Quand on ne connaît pas les Dogons et qu'on veut s'y intéresser, on tombe immédiatement sur *Dieu d'eau* et quelques autres livres de Germaine Dieterlein. Mais il vaut mieux savoir comment cela a été bricolé et construit, il y a sûrement un peu de Dogon dedans, mais pas que ça.

AU PAYS DES MASQUES MYSTÉRIEUX

Deux jeunes filles reviennent d'étudier, pendant huit mois, l'ethnographie étrange des Dogons

L'aimable sourire d'une femme dogon.

question qui semble bizarre à Mlle Lifchitz :

— Parlez-vous « dogon » ?

— Maintenant, un peu. Dans les premiers temps de mon séjour, j'ai dû avoir recours à l'interprète. A propos d'interprète, laissez-moi vous conter cette anecdote. Le soir, qui était chargé de me traduire, m'apporte un jour un bâton. Comme je lui demandais de quel arbre cela provenait il me dit, imperturbable :

« — Du palefrenier.

« — ???

« — Oui, c'est un arbre... Tenez, je vais vous en montrer un.

« Et il me conduit vers un palmier. Fiez-vous, après cela, à la grandiloquence des interprètes !... »

Mlle Lifchitz nous parle ensuite des rites étranges des Dogons ; mais elle se refuse, pour sa part, à nous entretenir des masques fameux de cette tribu.

— Demandez des renseignements à M. Griaule...

C'est entendu. Nous nous proposons d'ailleurs de le faire bientôt.

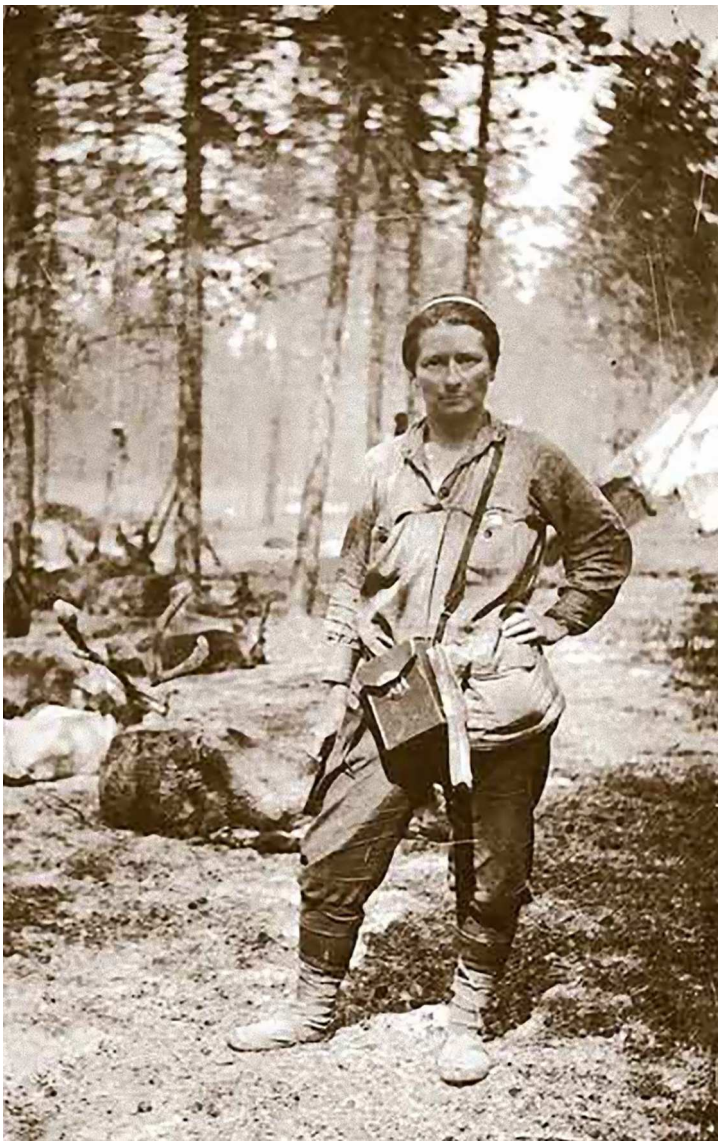
Wikipédia et la « filière russe »

J'aurais pu commencer mon intervention en demandant: « Citez-moi des mythologues ou des anthropologues… » Vous auriez nommé Lévi-Strauss et sans doute Françoise Héritier qui a été médiatisée et qui est morte à présent. Une autre ? Généralement on ne trouve pas. Pour toutes sortes de raisons dont celles que j'ai données au début, il y a une invisibilisation massive des anthropologues femmes.

S'il y a un sujet auquel on ne connaît rien, on cherche sur n'importe quel moteur de recherche, on tombe forcément sur Wikipédia. C'est la raison pour laquelle je trouve qu'il est très important d'investir Wikipédia, même si personnellement je ne le fais pas (j'ai eu une expérience très négative quand j'ai essayé de le faire, nous pourrons en parler). Wikipédia est multilingue, il me semble que c'est extrêmement important, avec une espèce d'indépendance pour chaque langue. Sur les pages Wikipédia-France il manque beaucoup de femmes anthropologues ou archéologues. Lorsque je consulte Wikipédia j'essaie de voir les autres langues, celles que je peux comprendre, et quand je ne comprends pas, il y a des outils de traduction excellents, (pas *Google-translate*

qui est catastrophique, mais d'autres outils que je pourrais vous indiquer[3]). Parfois, sur la page française, il n'y a que trois lignes, et sur la page allemande ou italienne, vous en avez beaucoup plus.

J'ai exploré du côté de Wikipédia-russe car je m'intéresse beaucoup aux traditions de la Sibérie à l'extrême Nord-Est. Je suis tombé, d'abord par Facebook où quelqu'un avait mis une photo et quelques lignes, sur cette femme que je ne connaissais pas, **Glafira Makarevna Vasilevic**[4] et je me suis aperçu qu'il n'y a rien sur elle, sinon en russe.



Cela veut dire que si vous ne pratiquez pas le russe, il est impossible de la connaître. Je vous résume ce que j'ai compris sur elle : famille pauvre, père à l'usine… Elle est devenue une grande linguiste et une grande anthropologue spécialiste des Evenk,

3 https://www.deepl.com/fr/translator

4 Glafira Makarevna Vasilevic (1895-1971) linguiste soviétique, ethnographe érudite -Tungus, autrice d'environ 200 ouvrages, dont 5 dictionnaires et plus de 50 manuels scolaires en langue Evenki https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%92%D0%B0%D1%81%D0%B8%D0%BB%D0%B5%D0%B2%D0%B8%D1%87,_%D0%93%D0%BB%D0%B0%D1%84%D0%B8%D1%80%D0%B0_%D0%9C%D0%B0%D0%BA%D0%B0%D1%80%D1%8C%D0%B5%D0%B2%D0%BD%D0%B0

qu'on appelle aussi Toungouze. Le nom Toungouze est tombé en désuétude, on préfère dire Evenk, c'est ainsi qu'ils s'appellent, eux-mêmes. C'est leur autonyme. Glafira Vasilievic a créé l'alphabet évenk, qui a permis que les Evenk soient alphabétisés dans leur langue ; elle a rédigé cinq dictionnaires évenk-russe, évenk-évenk, etc. des grammaires, des manuels d'apprentissage, elle s'est faite institutrice pour pouvoir aller dans les villages évenk et former les Evenk pour les alphabétiser dans leur propre langue. En même temps elle a fait un énorme travail documentaire d'ethnologue, d'ethnographe, en recueillant contes, mythes, traditions orales, rituels, etc. Elle a été reconnue et intégrée à l'Académie des sciences. Elle a organisé une série d'expéditions en Sibérie chez les Evenk et chez bien d'autres peuples: deux cents travaux publiés, livres et articles, en russe, en anglais et en allemand qu'elle a écrits elle-même, directement. Son surnom était *Engesi* qui veut dire « La Forte » en évenk, car c'était une femme, mais pour faire ses enquêtes, elle s'intégrait à des groupes de chasseurs — elle partait plusieurs mois en forêt pour chasser avec eux en pratiquant une observation participante. Elle faisait tout avec eux.

C'est une population de tradition chamanique. Et, s'intéresser au chamanisme était considéré alors comme subversif. Les ethnographes russes qui ont enquêté sur le chamanisme pendant cette période-là ont généralement fini au goulag ou en prison, quand ils n'ont pas été massacrés. Elle a été arrêtée pour appartenance à l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des sciences de l'URSS! Heureusement, Staline est mort quelque temps après et elle a été libérée. Ensuite, sans avoir besoin de préparer une thèse, elle a obtenu un doctorat, donc *honoris causa*, en reconnaissance de son savoir. Elle a donné ses vidéos et ses photos à la République de Yakoutie. C'est loin d'ici, et chez nous on ne connaît généralement pas ce monde, mais elle a fait un apport absolument massif et qui est à la source de quelque chose qui est encore vivant. Si les Iakoutes et les Evenk peuvent écrire leurs traditions eux-mêmes et peuvent lire des livres et des recueils de contes de leurs traditions écrits dans leur propre langue, c'est bien grâce à elle. Et nous, en France, on ne la connaît pas. On ne trouve qu'une page sur Wikipédia en russe.

Dans le projet Wikipédia, il serait donc intéressant d'aller chercher dans les autres langues, pour trouver les pages consacrées à des femmes et qui ne sont pas traduites, les traduire et les documenter. On ne peut pas pratiquer toutes les langues, mais il y a des gens que ça intéresse et qui peuvent aider à ça.

J'ai cherché ailleurs que dans Wikipédia: dans les livres en anglais, Glafira n'est pratiquement pas mentionnée, et quand elle l'est, c'est dans des livres sur des ethnographes masculins, par exemple dans des biographies de **Vladimir Bogoraz**, grand monsieur du monde sibérien, extraordinaire à tous points de vue, politique et ethnographique.
Il y a des biographies récentes qui lui ont été consacrées et dans l'une est mentionnée **Vera Ivanova Tsintsius** dont je n'avais jamais entendu parler. Grâce aux index et en cherchant sur *Google books*, je trouve ceci: en 1924, elle est partie un an chez les Néguidal, un peuple du fleuve Amour, avec une autre fille, **Klara Mylnikova**[5]. En

5 Klara Milnikova : je ne trouve rien sur elle-même avec la calligraphie cyrillique.

très peu de temps, à vingt-cinq ans, elle avait déjà fait suffisamment de missions de terrain pour parler couramment plusieurs langues toungouzes et mandchoues, devenir professeure de ces langues à l'Institut du Peuple et créer un dictionnaire des langues toungouzes, mandchoues, etc. C'est visiblement, quelqu'un dont on ne connaît strictement rien ici, et à qui nous devons un énorme apport linguistico-ethnographique.
Je tombe alors sur un autre texte d'une ethnographe actuelle, **Marina Khasanova** qui a été enquêter chez les Néguidal. Elle rapporte que chez les Néguidal actuels, ces deux filles sont devenues légendaires. Ils parlent « des deux filles russes, Véra et Klara, qui parlaient tellement bien le néguidale — c'est parfois le cas des ethnologues qui finissent par mieux parler leur langue que les gens du pays — et qui ont noté leurs contes et leurs légendes ».
Il y a de nombreuses pistes pour retrouver des gens qui ont disparu, inconnus au bataillon: par des notes infrapaginales, des petites notes, des anecdotes, deux fois rien. On en parle au passage pour parler de quelqu'un d'autre… C'est incroyable, dès qu'on commence à creuser, on en voit partout. C'est un énorme chantier qui se profile, mais c'est possible parce que collectivement faisable.

Il y a le projet **Women in red**[6] que vous connaissez.
Il y a sûrement ici des gens qui connaissent **Galina Kabakova**. Voilà quelqu'un qui peut aider. Elle est francophone, vit en France et dirige une collection (« Aux origines du Monde ») de contes étiologiques par grande aire culturelle et pays, (collectes inédites, traductions, recueils faits spécialement). Ce sont des sources premières incontournables. Elle vient de publier *D'un conte à l'autre*: synthèse portant sur les contes étiologiques. Elle a publié aussi les actes d'un colloque sur les contes étiologiques dans l'espace européen. Comme elle est russophone, ukrainophone, francophone, anglophone et germanophone, elle a une vision de ces questions qui englobe l'Eurasie du Nord (il manque la Chine, mais ça fait déjà beaucoup). Elle a une page sur Academia.edu (un des sites sur lequel les chercheurs mettent en ligne leurs travaux et publications qui sinon sont payants. Cela rend disponibles des travaux qui seraient absolument inaccessibles pour la plupart des gens, notamment en Afrique ou dans certains pays du monde où il n'y a pas de bibliothèques.) Vous pouvez télécharger tout ce que Galina Kabakova a mis en ligne: des articles en russe, en français, autour du conte et des traditions orales par thème.

Academia.edu, internet.archives, Research.gate, gallica.bnf.fr, etc. sont des sites qui permettent d'avoir accès à une documentation que vous aurez du mal à obtenir si vous n'habitez pas à côté de la Bibliothèque Nationale. Vous pouvez recevoir des mails d'information quand des chercheurs mettent un nouvel article en ligne. C'est pratique pour se tenir informé dans certains domaines.

Galina Kabakova fait partie de mes « alertes » et j'ai appris ainsi qu'elle vient de participer à la publication de ce livre dont je traduis le titre : *Le genre au cœur de l'anthropologie, de l'ethnographie familiale et l'histoire sociale de la vie quotidienne.*

---

6 Women in Red est un « Wikiprojet » visant à la création d'articles au sujet de femmes remarquables qui ne figurent pas dans l'encyclopédie actuellement. https://fr.wikipedia.org/wiki/Women_in_Red

Il est en russe et vient de paraître en 2019. C'est exactement le sujet qui nous réunit ici. Ce livre est un hommage. Les universitaires ont une coutume : quand des chercheurs sont morts (ou qu'on pense qu'ils risquent de mourir bientôt), on leur rend hommage. Il s'agit donc d'un hommage à cette dame que je ne connaissais pas, Natalia Pushkareva.

Natalia Pushkareva[7] est la fondatrice des études du genre en Russie. Elle a énormément publié, des centaines de textes, mais essentiellement en russe. C'est elle qui a lancé l'école des personnes qui travaillent sur la question du genre en Russie et dans le monde russophone. De plus, elle a une vision globale des choses, elle est reconnue en Amérique grâce à quelques textes traduits en anglais, mais ce n'est pas encore arrivé chez nous. C'est donc quelqu'un d'incontournable, absolument inconnue ici, et je m'aperçois que Galina Kabakova a écrit, dans ce recueil d'hommages, un article qui s'appelle *À l'origine de l'inégalité entre les sexes selon le folklore slave oriental* (il est en russe et se trouve ici). En fait c'est un texte qui parle de toutes les histoires étiologiques (c'est-à-dire les histoires qui évoquent les détails du monde : pourquoi les feuilles sont dentelées, pourquoi les femmes sont inférieures aux hommes, etc.) Elle a compilé des histoires qui justifient, expliquent l'inégalité hommes/femmes. Ce sont souvent des variantes populaires de récits bibliques.

L'histoire de la côte d'Adam telle qu'on la connaît, habituellement, par exemple, a des variantes populaires où Dieu enlève la côte et la nettoie parce qu'il reste un peu de chair, et il la pose pour qu'elle sèche; un chien arrive et commence à ronger la côte,

7 Natalya Lvovna Pushkareva (1959 -) historienne et anthropologue russe, fondatrice de la féminologie historique et de l'histoire du genre dans les sciences soviétiques et russes.

du coup cette côte est diminuée et la femme… aussi. Galina compile tous ces récits avec un regard différent sur ces justifications à propos de la « mauvaiseté » féminine.

Des personnes qui pourraient aider au projet

Il faut faire un réseau, car il me semble évident que seul, on ne peut pas réaliser un tel travail. Un réseau avec Wikipédia, mais pas uniquement. J'ai commencé, sans du tout m'engager au nom de l'APAC, à en parler.
J'ai rencontré **Frédérique Fogel**[8], anthropologue au laboratoire de sociologie de Nanterre dont on parle en ce moment parce qu'elle vient de sortir un livre, *Parenté sans papiers*. Elle travaille beaucoup avec les réfugiés, qu'on appelle migrants. Elle est spécialiste de la parenté et travaille sur cette notion chez les sans-papiers pour savoir comment ils se « débrouillent » avec ça. Il s'agit d'un recueil de témoignages.
Je lui ai parlé de votre projet qu'elle a trouvé très intéressant. J'ai évoqué la question des femmes qui ont soutenu des thèses d'ethnologie et d'anthropologie et qui n'ont pas eu de poste et ont dû arrêter (il y a d'ailleurs beaucoup d'hommes dans le même cas, car obtenir un poste en ethnologie ou anthropologie… on peut toujours rêver !) Certaines ont encore publié quelques articles dans des revues et puis, lassées, elles ont arrêté et elles ont complètement disparu des radars, ont trouvé un autre travail. Leurs thèses n'ont pas été publiées.
Il y a par exemple **Sylvie Muller**[9] qui a fait une thèse passionnante, géniale, d'environ 2000 pages, sur les traditions autour du roitelet et du calendrier du roitelet, qui permet de comprendre une grande partie de la culture européenne, thèse sans laquelle on ne comprend rien (j'exagère un peu: je vous dis ça pour vous donner envie de la lire). Si on ne connaît pas cette thèse, on n'a aucune chance de comprendre quoi que ce soit aux traditions orales, aux contes, et tout ce qui tourne autour de ça en Europe. La thèse de Sylvie Muller est inaccessible, où est-elle ? Frédérique Fogiel a regardé dans sa bibliothèque et elle a confirmé: « Oui nous avons la thèse de Sylvie Muller ainsi que beaucoup d'autres. A Nanterre, nous avons un annuaire de toutes les étudiantes et des étudiants bien sûr, mais notamment des ethnologues. Il faut regarder qui a fait quoi, où sont partis les gens, ce qu'ils ont fait, si leur thèse a été publiée ou pas… »
Il y a là une piste d'enquête évidente et facile, elle est tout à fait prête à aider. Elle m'a conseillé de contacter **Nicole Belmont**[10].
Il y a deux questions : retrouver les thèses qui n'ont pas été éditées, puis retrouver les autrices, que sont-elles devenues ? J'étais en contact avec Sylvie Muller pendant plusieurs années, puis je l'ai perdue de vue.
Il y a aussi **Isabelle Grange**[11] qui a fait aussi une thèse très importante,

---

8 Frédérique Fogel, directrice de recherche HDR (CNRS), Ethnologie, Monde Arabe, France

9 Sylvie Muller docteur d'État en ethnologie et chargée de cours à l'UFR des arts plastiques à Paris 1 où elle enseigne l'anthropologie de l'art. Ses recherches concernent l'Irlande paysanne et la Grèce ancienne

10 Nicole Belmont : Docteur en ethnologie (1968), directrice d'études à l'EHESS, Laboratoire d'Anthropologie Sociale).

11 Isabelle Grange : *Essai d'interprétation de certains personnages ornithomorphes du folklore français. (Textes médiévaux et folklore contemporain).*

intéressantissime sur les femmes ornithomorphes, les femmes-oiseaux dans notre culture, en partant de la reine Pédauque jusqu'aux saintes ornithomorphes dans les églises, etc. C'est fondamental, inédit, inconnu, elle a simplement publié un article, je pense dans la revue *Ethnologie française*, qui est un morceau de sa thèse sur les saintes ornithomorphes, qui n'est qu'un petit résumé. Le sujet est gigantesque, la thèse, je l'ai aussi, mais je ne sais pas où on peut la trouver12, sans doute dans la fac où elle l'a soutenue, mais ensuite, retrouver Isabelle Grange, je ne sais pas comment faire…

Il y a **Sophie Jama** et ses travaux sur le rêve. Tous ces travaux sont importants, mais il faut souligner aussi que ce sont des femmes qui les ont réalisés avec un regard un peu différent que si cela avait été des hommes. Elles se sont intéressées à des sujets qui, soit ne sont pas faciles, soit sont moins attirants pour des hommes, par exemple la menstruation… Il y a un rapport évident entre l'ornithomorphie des femmes et la menstruation, que l'on comprend lorsqu'on a lu la thèse d'Isabelle Grange. Ce genre de sujet se trouve que dans ces thèses-là, ou dans des publications de Claude Gaignebet par exemple, qui a été directeur de thèses de beaucoup de ces jeunes femmes. Il faut retrouver les thèses, mais sans autorisation on ne peut pas les publier. Bien que ce soit public, on ne peut pas changer la législation, il faut peut-être envoyer des lettres, insister auprès des facs… Ces thèses ont été soutenues publiquement, ont éventuellement financées par des fonds publics, et ensuite ces travaux sont cachés… Mais sans l'autorisation des autrices, on ne peut pas les publier.

On a évoqué l'idée de faire une publication papier, mais entre Wikipédia et ça, il y a de quoi vous occuper. La publication papier c'est compliqué, faire quelque chose qui ne soit pas abouti, ce n'est pas rendre service non plus.

Frédérique Fogiel a également ajouté lors de notre entretien : « Il y a **Marie-Rose Prigent**, bibliothécaire de la bibliothèque Yves Le Gallo à Brest, au Centre de recherche celtique bretonne, et c'est une agitatrice… ». Elle l'a déjà contactée et elle est partante. Marie-Rose Prigent a créé le site *Consortium d'archives des ethnologues*. C'est un site où sont accessibles gratuitement des archives, des carnets de terrain, de photos de qui veut, il suffit de déposer les documents et c'est numérisé sur des fonds publics. C'est un site pérenne puisqu'il est institutionnel contrairement à ce que nous pourrions faire si jamais on voulait en réaliser un nous-mêmes. Pour ces thèses perdues, elle propose de créer une collection numérique sur son site, car c'est un portail qui est très consulté. Et donc, avoir ces thèses publiées par un système d'édition institutionnel où sont accessibles d'autres de revues savantes, etc. cela assurerait la pérennité et la gratuité de la consultation, avec possibilité d'impression à la demande.

Une autre chose à laquelle j'ai pensé, et qui manque en français: un dictionnaire des femmes anthropologues. Il existe en anglais (Women Anthropologists: A Biographical Dictionary). Si vous vous lancez dans ce projet, de fait vous allez le

12 Depuis la conférence, j'ai vu qu'elle se trouvait dans le fonds Sonia et Henri Fromage de la Société Académique de l'Oise à Beauvais.

réaliser en faisant les pages Wikipédia. L'avantage de Wikipédia c'est qu'ainsi c'est toujours révisable, immédiat, un utilisateur lambda peut massacrer le texte, mais aussi contribuer positivement, et au bout d'un certain temps, vous avez un livre prêt. À mon avis un tel ouvrage pourrait intéresser un éditeur comme le CNRS: un dictionnaire des femmes anthropologues en français (anthropologues au sens large c'est-à-dire se consacrant à l'étude de l'humanité), ce serait nouveau et inédit en français, je pense que cela marquerait fortement les esprits. Ce serait quelque chose d'important à faire, qui m'intéresse, que je ne ferai pas seul, mais auquel je peux contribuer. Vous avez le petit embryon de liste des femmes que j'avais extrait de notre dictionnaire[13] pour avoir une idée… En faisant la liste des noms qui me venaient simplement à l'esprit, sans faire de recherches systématiques, il y a déjà de quoi faire un dictionnaire.
Il y a une chose que je n'ai pas faite, et qui va gonfler la liste des noms, c'est de dépouiller les bibliographies des articles de travaux spécialisés (thèses, etc.) et les encyclopédies qui existent. Il y a une encyclopédie des contes (*Enzyklopädie des Märchens)* — qui a le « défaut » d'être en allemand, mais elle existe — avec les grands contes-types, des entrées par noms de collecteurs, d'illustrateurs et illustratrices, de personnes qui ont travaillé sur les contes à plusieurs titres. Je ne l'ai pas amenée, car je l'ai mise de côté pour un autre projet, mais j'ai dépouillé la liste des entrées: il y a énormément de femmes avec des notices développées, qui sont très intéressantes, notamment du côté des illustratrices de contes qui ont aussi fait des collectes, mais qui sont surtout connues comme illustratrices. Cela ne me semble pas un énorme travail, et cela permettrait d'avoir une quasi-maquette d'un dictionnaire de femmes anthropologues au sens large.

Dialogue avec le public

Serge Reubi : Jean-Loïc a montré l'e-book de **Marianne Lemaire**[14] sur la mission **Déborah Lifschitz**[15]. En complément il y a aussi le Bérose[16]. C'est aussi une encyclopédie sur les savoirs ethnographiques européens avec notamment beaucoup de notices biographiques. Parmi les responsables de cette encyclopédie aujourd'hui, il y a **Christine Laurière**[17] qui est ethnologue, et qui serait à mon sens très intéressée par les propositions d'une contribution de notice de ce type quitte à créer une sorte de sous-collection dans le Bérose.

JLLQ : Et toutes les publications du Bérose, sont vraiment excellentes, ça vaut le coup d'aller regarder ce qui s'y passe. Voyez par exemple la notice que Martine Segalen a consacrée à **Simone Dreyfus-Gamelon**…

Natacha Rault des Sans pagEs : Je suis venue prendre beaucoup de notes pour vous aider à rédiger des fiches sur Wikipédia. La chose que ne comprennent souvent

---

13 Voir note1

14 Marianne Lemaire, CNRS, IMAf, « Celles qui passent sans se rallier »

15 Deborah Lifschitz, (1907-1942) ethnologue linguiste russe et française, spécialiste des langues sémitiques en Ethiopie.

16 Bérose : encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie http://www.berose.fr/rubrique5.html

17 Christine Laurière (IIAC-LAHIC, CNRS, Paris) directrice de l'équipe de Bérose

pas les personnes qui débutent, c'est qu'on a besoin de sources, on ne peut pas faire de travail inédit. Par exemple, un dictionnaire encyclopédique comme Bérose, c'est une source tertiaire. Si on a des entrées encyclopédiques, de bonne qualité, en général c'est accepté à 100 % sans problème. J'étais ce week-end à Montpellier, on a fait un dictionnaire des personnalités de l'Hérault, on n'est pas sûr que ça va être accepté, parce que c'est régional et tout est « parigo-centré », excusez-moi du terme. On a besoin de références reconnues au niveau national pour faire accepter une nouvelle entrée. Donc des idées d'encyclopédie de femmes anthropologues ça ne peut que nous aider à rédiger sur Wikipédia.

JLLQ : Il y en a beaucoup dans ce livre-là (Women Anthropologists: A Biographical Dictionary) par exemple **Catherine Webb**[18] alias Catherine Berndt. C'est anglo-centré, évidemment, mais comme début, comme source à citer, c'est bien. L'encyclopédie des contes en Allemand (*Enzyklopädie des Märchens)* pensez-y, ça se trouve dans les bibliothèques, il y a beaucoup d'entrées très diverses avec des lexiques très sérieux, comme font les Allemands, avec une érudition dans toute sa splendeur, les articles sont très développés avec une énorme bibliographie à chaque fois.

Une femme dans le public : de même que ton Dictionnaire de Mythologie[19].

JLLQ : Oui, pour toutes les femmes qui sont citées dedans, c'est une source fiable, c'est quand même les éditions du CNRS !

Fernanda Moraes *(chercheuse brésilienne)*: Je me permets de faire quelques ajouts parce que je fais une thèse sur l'histoire de l'anthropologie française notamment à propos de **Dina Dreyfus**[20], qui n'était pas la première professeure d'anthropologie au Brésil. Il y avait déjà des anthropologues brésiliennes, notamment quelqu'un qui est très important : **Héloisa Alberto Torres**. Elle était directrice du Musée national — c'est un peu l'équivalent du Muséum national d'histoire naturelle ici en France. Il y a sûrement des pages sur elle en portugais dans Wikipédia, mais je doute que ça existe en français. Quant à Dina, elle a effacé son nom lors de son mariage puis a changé de nom après la Deuxième Guerre mondiale, donc la mission n'était pas appelée Dreyfus. Dina était appelée Madame Lévi-Strauss, il n'y a pas de mission avec son nom de femme célibataire.

JLLQ : Il existe cinq films tournés durant leurs missions, et ils sont signés « Profs. Dina & Claude Lévi-Strauss », mais c'est elle qui a filmé, comme l'indique le générique:

---

18 Catherine Helen Webb, (1918-1994), anthropologiste australienne « Cérémonies d'initiation féminines chez les aborigènes »

19 Jean-Loïc Le Quellec et bernard Sergent : « Dictionnaire critique de mythologie »

20 Dina Dreyfus (1911-1999) , ethnologue et résistante française, épouse de Levi-Strauss, prof de Françoise Héritier

Par ailleurs, l'exposition parisienne organisée sous leur égide du 21 au 3 février 1937 s'appelait « Mission Claude et Dina Lévi-Strauss », et c'est sous cette appellation que figurent actuellement, au Musée du Quai Branly les objets rapportés. Le catalogue de l'expo comporte effectivement une présentation signée « Claude et Dina Lévi-Strauss ».

Fernanda Moraes : J'aimerais bien avoir les références parce que je n'ai jamais vu un document avec son nom à cette époque. Elle signe Lévi-Strauss. Elle s'engage dans la résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale et je n'ai pas pu trouver grand-chose sur elle à cette époque, parce qu'elle change de nom à nouveau, elle s'appelait Denise Roche. Si vous allez chercher dans les archives de la Résistance, peut-être trouverez-vous des choses que je n'ai pu trouver. Par contre il y a beaucoup de choses écrites sur elle en portugais parce qu'elle est d'une certaine façon « matrimoine » de l'anthropologie académique au Brésil. Au Brésil l'anthropologie commence avec les figures de **Dina** et **Lévi-Strauss**.
Pour **Deborah Lifschitz** il y a eu d'autres travaux. Marianne Lemaire a édité les lettres que Denise Paulme et Deborah Lifschitz envoyaient quand elles étaient sur le terrain et qui aident à complexifier leur méthode sur le terrain.
Autre chose : je suis tout à fait d'accord pour dire qu'en France il manque de travaux comme des dictionnaires, des encyclopédies de femmes anthropologues qui existent aux États-Unis, en Angleterre, et ailleurs, mais il y a ici beaucoup d'archives qui sont excellentes. Par exemple, pour Dina dans le fonds Lévi-Strauss il y a ses carnets de terrain, des photos d'elle qui sont fantastiques, mais dont on n'a pas l'autorisation de production, ça dépend des héritiers de Lévi-Strauss. On a juste l'autorisation d'accès en tant que chercheuses.
Il y a aussi au musée d'Histoire Naturelle, les archives de l'Institut d'Ethnologie qui est la première institution Académique de l'anthropologie sociale ici en France. Il y a des registres d'inscription des personnes diplômées par l'Institut. Entre 1927 et 1939, 345 diplômes ont été distribués dont 98 à des femmes. Il y avait donc 98 femmes qui dans les années 20-30 étaient intéressées par l'ethnologie/ anthropologie et quelques-unes ont continué à faire des recherches, par exemple Denise Paulme, Dina Dreyfus, Deborah Lifschitz étaient là, mais aussi d'autres femmes, j'en ai retrouvé une trentaine. Mais il y a d'autres femmes qui disparaissent complètement. Beaucoup de femmes étrangères, beaucoup de femmes russes, quelques femmes qui viennent

d'Argentine, de Turquie, de la Palestine… c'est vraiment un terrain très fertile pour la recherche, mais il faut des gens disponibles.

JLLQ : Pour Dina, dans sa bibliographie de Lévi-Strauss, **Emmanuelle Loyer**, elle cite des correspondances de Dina avec d'autres personnes. Voir aussi le livre de l'anthropologue Luísa Valentini: *Um Laboratório de Antropologia. O Encontro Entre Mário de Andrade, Dina Dreyfus e Claude Lévi-Strauss. 1935-1938* (et son diplôme de maîtrise téléchargeable ici).

Fernanda Moraes : Ses correspondances et ses films sont dans la réserve à l'Institut des études brésiliennes à São Paulo. Ils sont tout à fait passionnants, mais il y a le problème des ayants droit. Dina a nommé des collègues comme ayant droits (elle n'avait pas d'enfants, ne s'est jamais remariée, était éloignée de sa famille). Une des ayants droit vient de décéder cet été (2019), je n'ai pas réussi à contacter l'autre; donc les lettres sont accessibles, mais on ne peut pas les photographier ou les publier, mais on peut les transcrire, et c'est ce que je fais.

Catherine Chapiseau : Je voudrais parler des sources. Je suis toujours très gênée quand on me dit que Lévi-Strauss a fait en sorte d'éliminer les traces photographiques de ces femmes, d'où ça vient ? Je pose la question. À propos de Griaule, c'est pareil, il n'a pas aidé cette femme qui est morte en camp. Il y avait un réseau de résistance au musée de l'homme. Donc je demande à voir.

JLLQ : C'est très bien de demander. Griaule a été considéré comme un grand fondateur, et c'est sûr que la mission Dakar-Djibouti c'est extrêmement important. D'autres ethnologues, notamment Walter van Beek, ont commencé à avoir des doutes sur la fiabilité qu'on pouvait accorder à ses travaux, tellement étonnants qu'il a voulu en savoir plus. Walter van Beek et ses collègues sont retournés chez les Dogons en 1978, il y sont retournés pendant dix ans, là où avaient été Griaule et son équipe. Walter van Beek a publié le résultat de cette vérification (on peut le télécharger ici), et en résumé, il n'a rien trouvé de ce que racontent Griaule et les ethnologues de l'école française sur les Compagnons de Sirius, etc.
Il y a toute une littérature là-dessus qui s'extasie sur le fait que les Dogons auraient eu connaissance d'astres qu'on ne peut pas l'observer à l'œil nu, et donc que ce serait une connaissance ancestrale, merveilleuse. Il y a toute une mythologie autour du Compagnon de Sirius qui se base sur Griaule et les travaux de son équipe, mythologie fondée sur l'argument selon lequel ces chercheurs étaient les premiers, que ce que leur disaient les Dogons, personne ne l'avait jamais recueilli, et que donc ce serait à prendre au pied de la lettre.
Alors il faut lire attentivement Leiris, qui a levé beaucoup de lièvres. Il raconte par exemple que des petits Dogons se font gronder parce qu'ils vont être en retard ou louper leur cours de cosmologie par les missionnaires. Or ceux-ci utilisaient pour ces cours le manuel de Flammarion, grand livre populaire répandu dans toutes les écoles. Certains graphiques initiatiques peints par les Dogons sur la falaise de Bandiagara ressemblent fort à des schémas de ce livre. Quoi qu'on pense, il faut donc avoir du

recul. Même dans les textes les plus sérieux de Griaule et de son école, on ne sait jamais qui parle, les informateurs, les ethnologues ou les dogons. C'est très gênant. Pour moi il y a toute une tradition de l'ethnographie française qui n'est absolument pas fiable. Ce n'est pas à jeter, c'est intéressant pour d'autres raisons, mais sur toute cette école-là, je suis plus que circonspect. On n'a pas les textes recueillis, quand ils sont recueillis c'est une traduction de traduction de traduction, on ne sait pas toujours si ce sont les « informateurs » ou les ethnologues qui parlent… bref: il n'y a rien qui soit fiable.

Catherine Chapiseau: Je parlais de son attitude à l'égard de cette jeune ethnologue.

JLLQ : C'est parfaitement vérifiable. La source est une lettre écrite le 9 mars 1994 par Denise Paulme à **Mary Douglas**, et citée par Marianne Lemaire dans *Celles qui passent sans se rallier*[21]:

> Quant à Denise Paulme, elle a précisément reproché à Griaule, plus encore que son désintérêt pour les recherches de ses collègues, son attitude vis-à-vis de Deborah Lifchitz au cours de la guerre : « Je n'ai pas d'amertume à son égard, mais je ne puis oublier qu'en 1941 il a refusé de publier dans le *Journal de la Société des Africanistes* une étude de Deborah Lifchitz sur des amulettes abyssines, arguant du fait qu'elle était juive. »

Il y a suffisamment de témoignages sur Griaule qui pendant la guerre enseignait l'ethnologie à la Sorbonne en tenue d'officier. Concernant l'article refusé parce que Deborah Lifschitz était juive, cela ne veut pas dire qu'il était un antisémite de la pire espèce, mais qu'il n'a pas eu le courage de l'accepter, sachant qu'accepter un article d'une rédactrice juive risquait de poser des problèmes. Il a préféré refuser, c'est ce que cela veut dire. Il n'empêche que Leiris a eu une attitude autrement plus courageuse. Ce n'est pas Griaule qui a fait des pieds et des mains pour la sauver. Et s'il n'y avait pas eu Leiris, il y a beaucoup de grands péchés originels de l'ethnographie que l'on ignorerait. Et Leiris s'est fâché avec Griaule parce qu'il a révélé des choses que Griaule craignait de voir divulguées. Par exemple l'histoire du vol du *kono* ou *boli*, qui est racontée dans *L'Afrique fantôme*. Ils sont hébergés chez les Dogons et apprennent qu'à un certain endroit se trouve un objet sacré, secret, « le saint des saints », que personne n'a le droit de voir, etc. Leiris raconte (il se donne peut-être le beau rôle, mais il raconte…) qu'avec Griaule, comme des gamins qui vont voler de la confiture, ils vont dans cet endroit-là. Et voilà Griaule qui s'empare du *boli*, qu'ils partent comme des voleurs et s'enfuient dans la honte: « Nous […] emballons l'objet saint dans la bâche et sortons comme des voleurs, cependant que le chef affolé s'enfuit […] Nous traversons le village, devenu complètement désert, et dans un silence de mort, nous arrivons aux véhicules […] nous partons à la hâte, au milieu de l'ébahissement général et parés d'une auréole de démons ou de salauds particulièrement puissants et osés ». Le *boli* se trouve maintenant au musée du Quai

---

21 Cette lettre se trouve dans le fonds Denise-Paulme, bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.

Branly. Il n'y a rien qui explique comment il se fait qu'il se trouve là. Il est présenté dans une petite « chapelle » car dans sa grande intelligence et sagesse, l'architecte a construit dans ce musée des « chapelles » pour que le visiteur ait une compréhension du sacré. On ne voit rien, c'est à peine éclairé, mais l'on devine vaguement le *boli* dans l'obscurité. Je me dis que soit on l'expose, soit on ne l'expose pas, mais qu'on ne l'expose pas dans la pénombre! Quand j'ai visité le musée, il n'y avait rien pour expliquer que cet objet fut volé de la pire manière qui soit par les fondateurs de l'ethnographie française.

Transcription : Florence Desnouveaux, Violaine Robert, Anastasia Ortenzio, Sonia Koskas.
Relecture/ correction : Françoise Barret, Sonia Koskas.